

Véronique Abel, Marc Bouiron et Florence Parent (dir.)

Fouilles à Marseille Objets quotidiens médiévaux et modernes

Publications du Centre Camille Jullian

Chapitre 3. La fin du XII^e s. et le XIII^e s. : les potiers s'installent aux portes de la cité

Florence Parent et Catherine Richarté

DOI : 10.4000/books.pccj.3623
Éditeur : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Lieu d'édition : Publications du Centre Camille Jullian, Éditions Errance
Année d'édition : 2014
Date de mise en ligne : 6 avril 2020
Collection : Bibliothèque d'archéologie méditerranéenne et africaine
ISBN électronique : 9782491788056



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

PARENT, Florence ; RICHARTÉ, Catherine. *Chapitre 3. La fin du XII^e s. et le XIII^e s. : les potiers s'installent aux portes de la cité* In : *Fouilles à Marseille : Objets quotidiens médiévaux et modernes* [en ligne]. Publications du Centre Camille Jullian, 2014 (généré le 08 avril 2020). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/pccj/3623>>. ISBN : 9782491788056. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.pccj.3623>.

Chapitre 3

La fin du XII^e s. et le XIII^e s. : les potiers s'installent aux portes de la cité

(Florence Parent et Catherine Richarté)

La fin du XII^e s. est marquée par l'adoption de nouveaux procédés (cuisson et décoration) dans les officines provençales. Il ne s'agit en aucun cas d'une rupture brutale dans les procédés de fabrication, ni dans la distribution ou la consommation de produits locaux et importés, mais d'un changement progressif. Les premières marmites de fabrication régionale apparaissent à la fin du XII^e s., façonnées dans les ateliers varois de la région de Saint-Maximin (Ollières). Au tout début du XIII^e s., à Marseille même, dans le quartier Sainte-Barbe au nord des remparts, s'installent les premiers ateliers de potiers médiévaux connus à ce jour dans la ville. Ceux-ci vont notamment produire de la vaisselle glaçurée ainsi que des majoliques (faïences) décorées, jusqu'alors absentes des répertoires régionaux. Leur vocabulaire typologique et stylistique est très nettement inspiré du monde islamique. Parallèlement, les officines plus anciennes de la région varoise adoptent elles aussi progressivement la cuisson oxydante et vont employer des revêtements glaçurés sur leurs articles.

Durant toute cette période, le dynamisme économique de la cité portuaire ne cesse de s'observer. Les échanges avec l'Orient et le monde islamique se poursuivent tandis que de nouvelles sources d'approvisionnement émergent, notamment l'Italie. La variété des céramiques importées témoigne à elle seule du dynamisme de Marseille et de la diversité de ses réseaux économiques.

L'ensemble du mobilier présenté ici livre sensiblement les mêmes assemblages de vaisselles que ceux observés dans les fouilles à peine plus anciennes de la rue de la Cathédrale (Moliner 1990), du bourg Sainte-Catherine (Richarté 2001) et de Sainte-Barbe (Marchesi *et al.* 1997).

Le site de la place Villeneuve-Bargemon comptabilise environ 600 fragments pour cette période. On aperçoit, dans les sols de rue les plus récents, les premières marmites en pâte grise de type Ollières ainsi que des articles en pâte calcaire, glaçurés ou non, qui peuvent être attribués aux toutes premières productions des officines marseillaises du quartier Sainte-Barbe.

Associés à quelques fragments de céramique à pâte réfractaire de type Uzège, à des bassins glaçurés catalans et à des sgraffito archaïques ligures, ces produits nous introduisent au moins dans les toutes dernières décennies du XII^e s. ; ce que semble confirmer la présence de deux monnaies, une obole et un denier de Guillaume IV de Forcalquier (1150-1209).

Sur le site de l'Alcazar (bourg de Morier), la fin du XII^e s. correspond à l'établissement et à l'occupation d'un complexe artisanal (une tannerie) en usage jusqu'au milieu du XIII^e s. qui sera ensuite détruit au profit d'un quartier d'habitations. Les niveaux en sont très détériorés ; cependant ils ont livré près d'un millier de fragments pour cette période. Les productions locales et régionales sont prépondérantes, notamment en ce qui concerne les céramiques utilitaires. Les céramiques communes à pâte grise dominent le marché avec près de 25 %. S'y côtoient les mêmes produits locaux que précédemment (ateliers de la chaîne de l'Étoile) et les premières productions d'Ollières, essentiellement des marmites de type a décorées à la molette. La moitié du mobilier restant se partage de manière quasi équivalente entre quatre pôles de fabrication : les ateliers voisins de Sainte-Barbe qui commencent timidement à émerger et approvisionnent le site à raison d'environ 10 %, majoritairement des céramiques en pâte rouge glaçurée et pâte calcaire non glaçurée ; les manufactures de l'Uzège (Languedoc) qui, au cours des périodes suivantes, vont submerger le site de leur produits culinaires⁷ ; les productions communes à pâte brune représentent ici près de 12 % des produits consommés mais leur déclin sera très rapide par la suite, suivant en cela l'évolution des céramiques modelées à pâte rouge grossière glaçurées, qui pour cette période sont présentes à raison de 14 % environ. Toutes les catégories mentionnées ci-dessus totalisent à elles seules les trois-quarts du mobilier issu du complexe artisanal et de la création du faubourg, le reste consistant en d'autres importations. Les produits plus luxueux, comme les faïences, sont rares. Il est possible qu'une partie du mobilier ait, outre un usage domestique, une destination

⁷ Ainsi de 14,7 % ici elles atteindront près de la moitié des productions dans le dernier état médiéval.

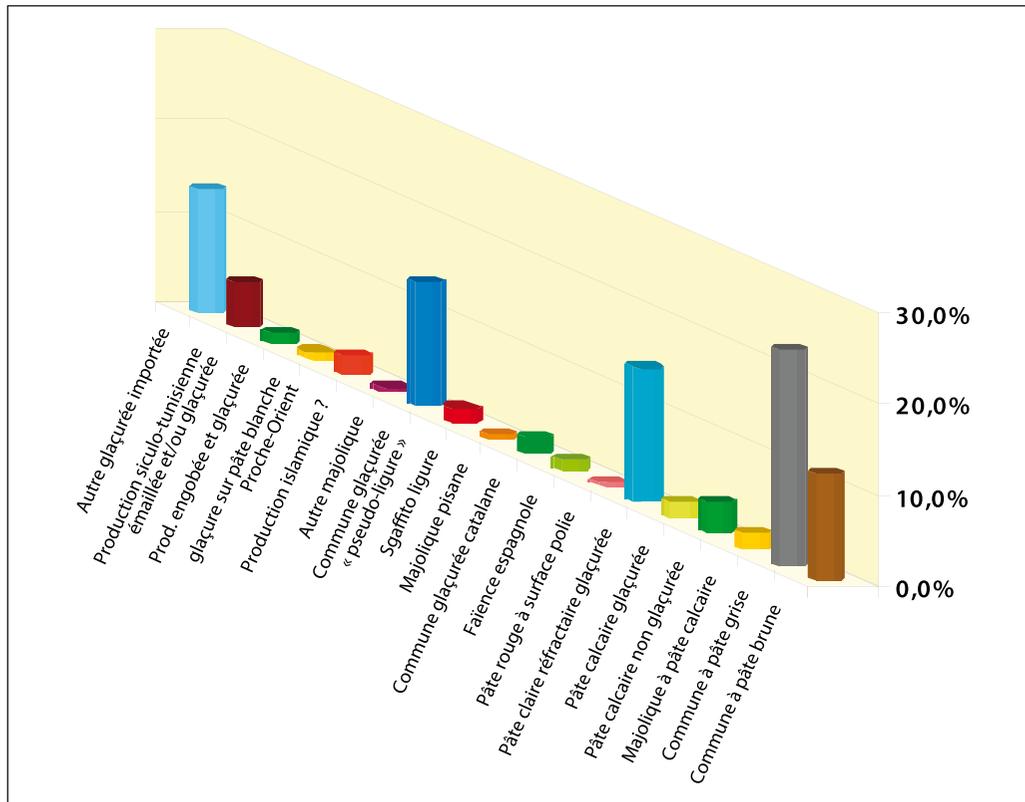


Fig. 38. Répartition des productions de l'Alcazar de la fin du XII^e et du XIII^e s.

plus spécifique en liaison avec l'activité artisanale qui se déroule ici dans la majeure partie de la période considérée. La faible représentativité des produits des ateliers voisins peut sembler surprenante, étant donné la proximité de leur lieu de fabrication, mais le répertoire réduit des vaiselles consommées ici montre que nous nous situons vraisemblablement aux premiers temps de fonctionnement de ces ateliers. En effet, avec l'installation du faubourg vers le milieu du XIII^e s., ces productions passent à un peu plus de 15 %. Les produits sans revêtement sont les plus consommés sur le site à cette époque alors que les céramiques glaçurées ou émaillées sont nettement moins représentées, peut-être moins appréciées ou plus chères (**fig. 38**).

Les céramiques consommées au cours des XII^e et XIII^e s. dans le quartier de la cathédrale ne se démarquent pas de ce cadre comme le montre leur exposé en fin de chapitre (cf. *infra* § 3.4.).

1. Les productions locales et régionales (Fl. Parent)

Faut-il y voir l'influence des divers produits méditerranéens circulant ou transitant à Marseille au cours du XII^e s., les productions locales et régionales diversifient

leur production dès la fin de ce même siècle : anciens et nouveaux ateliers façonnent des formes nouvelles pour eux, telles les marmites, et emploient peu à peu de nouveaux procédés de fabrication aboutissant à la généralisation progressive de la cuisson en atmosphère oxydante et de la glaçure.

1.1. Les céramiques à pâte sombre sans revêtement

À cette époque, ces produits composent une part toujours importante du vaisselier. Les sources d'approvisionnement ne semblent pas modifiées. Cependant, certains ateliers sont identifiés plus clairement, notamment grâce à des analyses chimiques.

1.1.1. Les céramiques communes à pâte grise grossière

La diffusion des pégaus varois, apparus au XII^e s., chute considérablement dès la fin du même siècle. C'est le moment où ces ateliers, notamment ceux d'Ollières dans le Var, approvisionnent la ville presque exclusivement de marmites, le plus souvent décorées à la molette, parfois de cordons rapportés. Ces produits se caractérisent par une pâte grossière, de couleur grise, souvent

plus foncée vers l'extérieur, contenant des nodules blancs et bruns (ferrugineux) en abondance. Bien qu'aucun vestige d'ateliers n'ait été découvert, leur existence est avérée depuis les années 1980 par les analyses géochimiques effectuées sur l'abondant mobilier du site de Rougiers, habitat de hauteur à proximité d'Ollières (Démians d'Archimbaud, Picon 1986. Démians d'Archimbaud, Picon 1987 ; Pelletier 1997). Depuis, les recherches n'ont cessé de mettre en évidence leur diffusion dans toute la Provence.

L'un des rares pégaus retrouvés, décoré de guillochis (fig. 39), est identique à un exemplaire de type a2 découvert à Rougiers (Démians d'Archimbaud 1980, fig. 238-9), et illustre un type déclinant dès la fin du XII^e s. (Pelletier 1997a, p. 73).

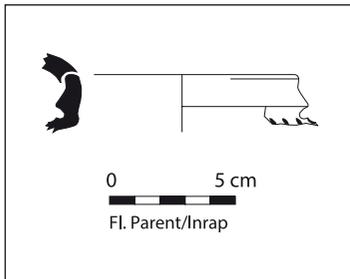


Fig. 39. Pégaou en céramique à pâte sombre sans revêtement, fabriquée dans la région d'Ollières dès la fin du XII^e s. Place Villeneuve-Bargemon.

Les premières marmites (fig. 40, n°1-3, 5) diffusées à Marseille correspondent au type a de Rougiers (Démians d'Archimbaud 1980, p. 297-300), type largement distribué en Provence et à Marseille à la fin du XII^e s. et au début du siècle suivant. On les retrouve en divers points de la ville à la même époque : quartier Sainte-Barbe (Pelletier 1997, p. 68-71), place Général-de-Gaulle (Richarté 2001), place Villeneuve-Bargemon, Alcazar... Ces marmites à panse globulaire portent un col bombé curviligne surmonté d'une lèvre repliée vers l'extérieur souvent soulignée d'une gorge. Deux anses horizontales, posées sur la partie supérieure de la panse, permettent de manier l'ustensile. Ces récipients sont très fréquemment décorés de motifs géométriques plus ou moins complexes réalisés à la molette (fig. 40, n°1-3, 6-8), exceptionnellement accompagnés de stries (fig. 40, n°5). L'ornementation couvre le col ainsi qu'une bonne partie de la panse et est organisé en registres horizontaux. De rares fragments présentent des motifs plus élaborés de végétaux stylisés comme sur l'un des fragments (fig. 40, n°9), ce dernier étant identique à un exemplaire trouvé dans le quartier de Sainte-Barbe (Pelletier 1997, p. 70, fig. 44 n°27), indiquant par là une même provenance.

À partir du milieu du siècle, on retrouve plutôt des marmites de type b (fig. 40, n°4), dont le profil du col

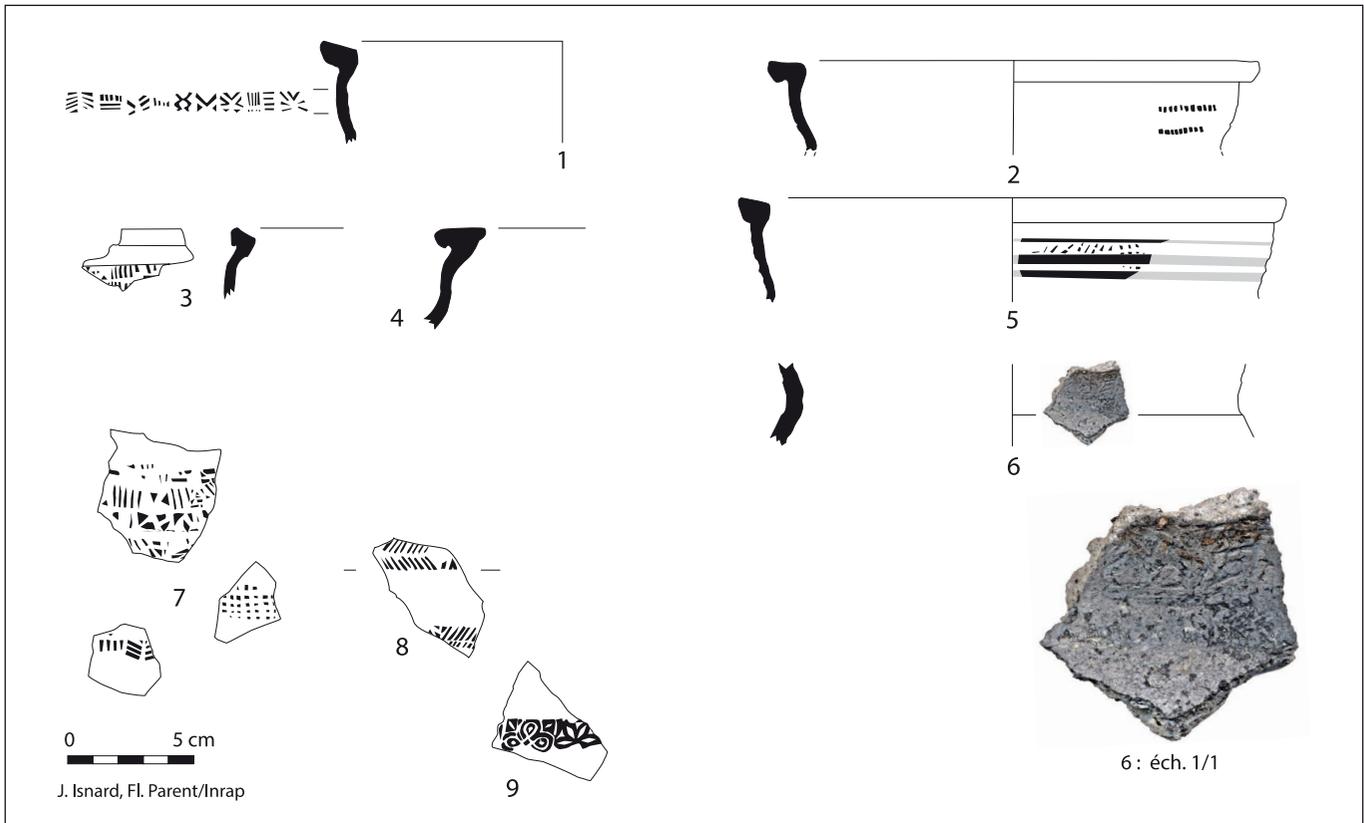


Fig. 40. Marmites en céramique à pâte grise sans revêtement, fabriquées dans la région d'Ollières dès la fin du XII^e s. 1, 3-5, 7-9 : Alcazar ; 2 : Place de la Providence ; 6 : rue de la République.

devient plus rigide que sur les précédentes (Démians d'Archimbaud 1981, p. 299-300). Le rebord, presque horizontal et proéminent à l'intérieur, est nettement séparé du col par une gorge. Les anses sont généralement cannelées. Les décors ont tendance à se raréfier. La forme **fig. 40, n°5** ne correspond à aucun type connu, son décor alliant stries et molette non plus, mais se rapproche tout de même des marmites de type a. Il est possible qu'elle provienne d'une autre zone de production, varoise également à en juger par ses caractéristiques de pâte. Toutes ces marmites possèdent un fond lenticulaire permettant de les caler dans le foyer.

Les couvercles sont rares. Leur présence coïncide généralement avec celle des premières marmites et ne dépasse pas le milieu du XIII^e s. (Démians d'Archimbaud 1981, p. 306). Encore plus rare, le fragment de trompe d'appel (**fig. 41**) est comparable à ceux signalés à Rougiers dans des contextes du XIII^e s. (Démians d'Archimbaud 1981, p. 308-310), sa présence dans un niveau de destruction du bourg de Morier (vers 1360) serait donc résiduelle.

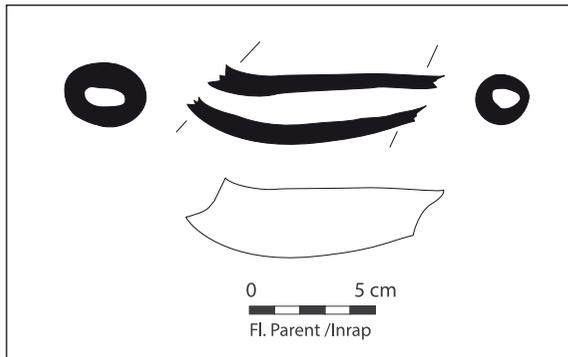


Fig. 41. Trompe d'appel en céramique à pâte grise sans revêtement, fabriquée dans la région d'Ollières dès la fin du XII^e s. Alcazar.

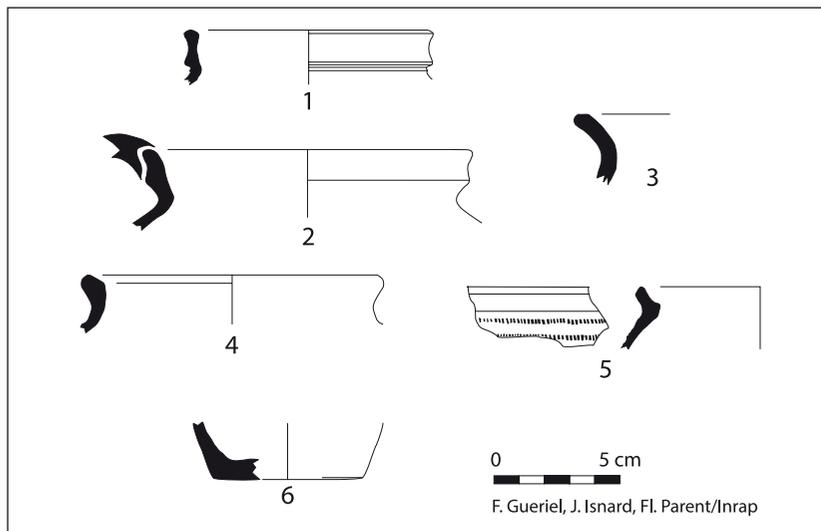


Fig. 42. Pégaus en céramique commune à pâte grise micacée de la fin du XII^e et du XIII^e s. 1, 4-6 : Alcazar ; 2 : place de la Providence ; 3 : place Villeneuve-Bargemon.

1.1.2. Les céramiques communes à pâte grise micacée

Comme celle de leurs cousins varois, la diffusion des produits de l'arrière pays marseillais à pâte grise micacée (cf. *supra* ch. 2 § 1.2.2.) s'amenuise dès la fin du XII^e s. ou au début du siècle suivant. Leurs formes ont également tendance à être moins diversifiées.

Les pégaus sont de plusieurs types : ceux à rebord en poulie (**fig. 42, n°1-2**), qui correspondrait au type a2 défini à Rougiers, et ceux à rebord court et lèvres déversées vers l'extérieur qui coïncideraient avec le type c (**fig. 42, n°3**). La panse de certains peut s'ornier de motifs guillochés, exécutés à la molette (**fig. 42, n°5**). Des fonds plats (**fig. 42, n°6**) s'adaptent sans doute à ces formes. Leur consommation dans la cité suit la même évolution que celles de leurs sosies varois (Démians d'Archimbaud 1980, p. 295 ; Pelletier 1997a, p. 72-73).

Les gros pots sont toujours présents à cette période. Ces vases de grande dimension possèdent des rebords carrés, reposant directement sur la panse (**fig. 43, n°1, 3**). Celle-ci peut parfois être décorée de petits guillochis et l'ensemble de la pièce consolidée par des cordons rapportés et digités, comme sur les exemplaires **fig. 43, n°2, 4**. Ces récipients se rencontrent régulièrement durant la première moitié du XIII^e s. à Marseille (Pelletier 1997, p. 73-74). La découverte d'un exemplaire identique et complet, dans le comblement d'un silo du palais archiepiscopal d'Aix, témoigne de leur survivance durant la seconde moitié du siècle (Fixot *et al.* 1989, fig. 31 ; Pelletier, Vallauri 1992, p. 234, fig. 6 n°5).

Le fragment de tuyau rejeté dans le comblement d'une cuve de la tannerie sur le site de l'Alcazar (**fig. 44, n°2**) présente une pâte micacée, légèrement sableuse, contenant des nodules de couleur blanche de taille parfois importante. À ce titre, il pourrait être

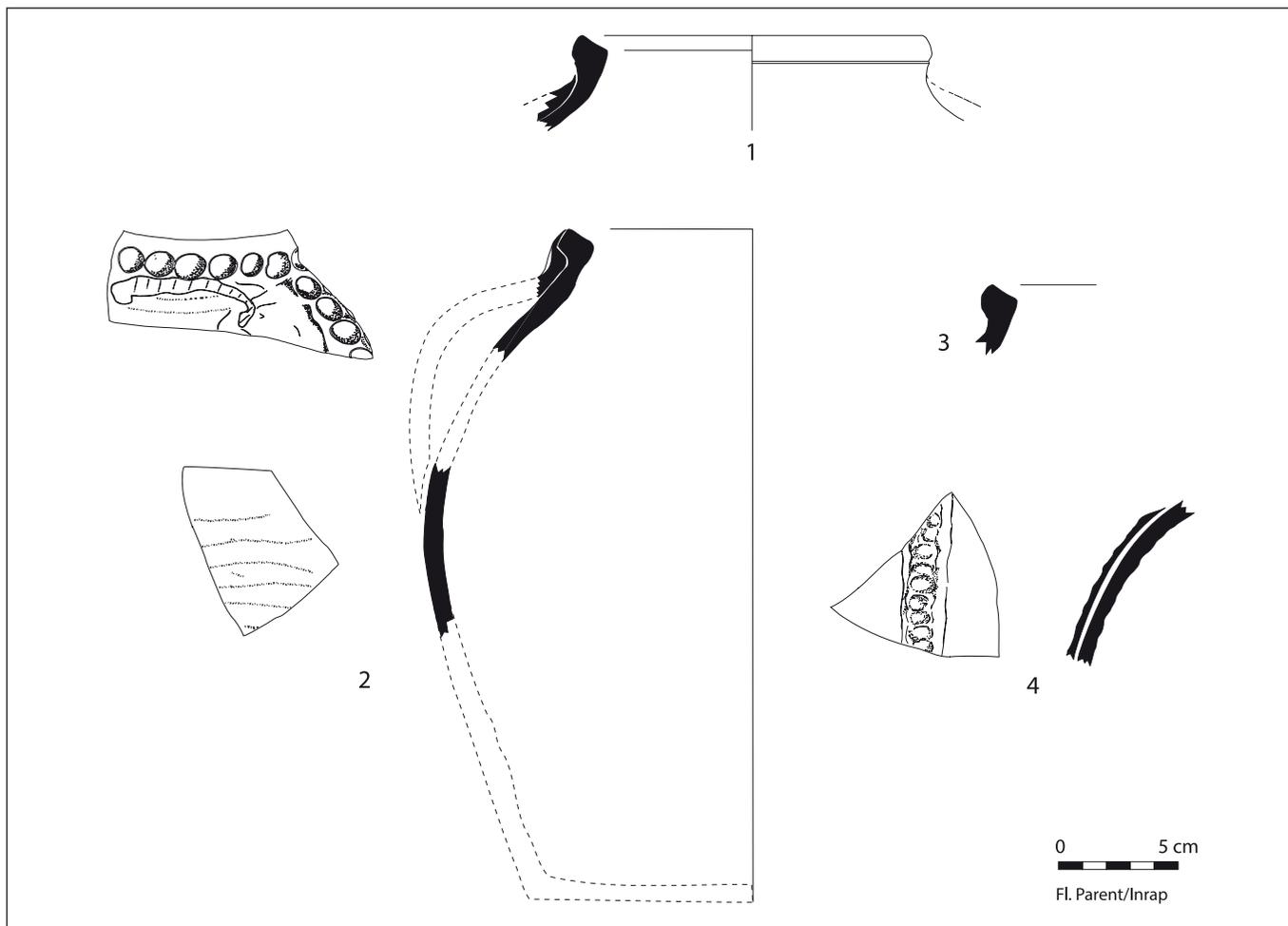


Fig. 43. Pots en céramique commune à pâte grise micacée de la fin du XII^e et du XIII^e s. 1, 3 : place Villeneuve-Bargemon ; 2, 4 : Alcazar.

originaires des mêmes officines que les gros pots. Les seuls ateliers reconnus ayant fabriqués ce genre de pots dans cette période sont les ateliers de Mimet à quelques kilomètres de Marseille (Pelletier, Vallauri 1992), mais les quelques analyses géochimiques effectuées sur les échantillons de Sainte-Barbe ont révélé des différences notables entre eux qui n'excluent donc pas l'existence d'autres centres à proximité du Massif de l'Etoile (Pelletier 1997, p. 73).

1.1.3. Les céramiques communes à pâte brune

Des productions à pâte brune micacées évoquées au chapitre précédent (cf. *supra* ch. 2 § 1.1.), seuls les pots semblent avoir encore cours durant le XIII^e s. Les formes ouvertes, déjà rares au siècle passé, sont ici complètement absentes. Aucune variation morphologique n'apparaît sur les pots par rapport à la période précédente : les formes sont toujours rudimentaires, les lèvres simples déversées vers l'extérieur sont souvent pincées de manière à former un bec verseur, ce qui rend parfois

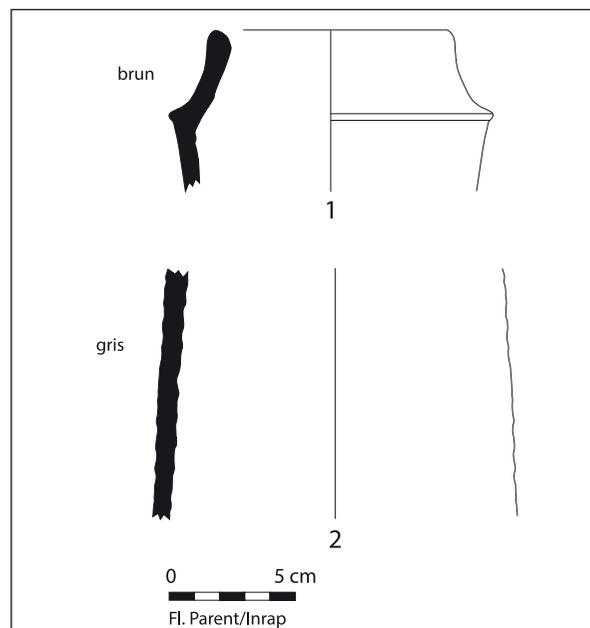


Fig. 44. Fragments de tuyau en céramique commune à pâte grise micacée de la fin du XII^e et du XIII^e s. Alcazar.

difficile la mesure du diamètre d'ouverture de ces récipients. La panse est parfois soulignée d'un ressaut sur la partie supérieure. À quelques exceptions près, il s'agit toujours d'objets de taille moyenne à grande. On retrouve ces produits en pâte brune micacée de manière systématique sur l'ensemble des sites marseillais à cette époque, du bourg de Morier (Alcazar) jusqu'au quartier épiscopal (quartier de la Major). Ils sont encore présents dans la seconde moitié du XIII^e s. et disparaissent à la fin du siècle (Gantès *et al.* 1990, p. 55-56 ; Pelletier 1997a, p. 66 ; Richarté 2001, p. 141). Issus vraisemblablement de Provence orientale, ils sont très largement diffusés en Provence, notamment sur la zone littorale jusqu'à Arles (Pelletier 1997a, p. 66).

Un fragment de canalisation (**fig. 44, n°1**) rejeté dans une cuve de la tannerie du bourg de Morier (Alcazar), pourrait appartenir à ces productions. Cependant, il convient de rester prudent après les observations effectuées sur les tubulures de la Bourse évoquées au chapitre précédent (cf. *supra* ch. 2 § 1.2.2.) : le rebord brun pourrait appartenir au même objet que le fragment en pâte grise évoqué plus haut (**fig. 44, n°2**). Sur ce rebord, la collerette est plus accentuée, plus saillante que sur ceux plus anciens retrouvés à la Bourse, le diamètre (autour de 11 cm) étant sensiblement identique.

1.2. Les ateliers marseillais

À Marseille, les seuls ateliers de potiers médiévaux fouillés et étudiés à ce jour s'installent dans les toutes premières années du XIII^e s. à la périphérie immédiate de la ville, à l'est, dans le bourg des Olliers (Marchesi *et al.* 1997). L'abondant mobilier recueilli lors de leur dégagement a permis d'établir que plusieurs productions cohabitaient au sein de ces officines, toutes tournées et cuites en atmosphère oxydante :

- des céramiques à pâte calcaire soit laissée nue, soit glaçurée ou encore émaillée à décor vert et brun. Les argiles calcaires sont utilisées dans les productions marseillaises depuis l'Antiquité grecque jusqu'à l'Époque contemporaine, le territoire marseillais recelant de nombreux gisements adéquats encore à l'heure actuelle.

- des céramiques glaçurées à pâte rouge siliceuse dont les gisements n'ont pu être localisés. Sans doute ont-ils disparu à l'heure actuelle.

L'étude des rebuts de fabrication de ces ateliers a donné lieu à la publication d'une typologie dont nous reprendrons ici la terminologie, sachant que comme le signalaient les auteurs « les formes révélées sur un atelier sont plus nombreuses que celles reconnues sur un site de consommation qui ne rend compte que des principaux types » (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 166).

De la même façon, le mobilier d'un seul atelier ne rend pas compte de l'ensemble des produits fabriqués à la même époque et il est possible que plusieurs ateliers aient coexisté à ou autour de Marseille, se fournissant dans les mêmes carrières d'argile, et que les habitants de Marseille se soient donc équipés auprès de plusieurs fabricants locaux et non uniquement auprès des officines fouillées à Sainte-Barbe. Quoi qu'il en soit, les mobiliers recueillis sur les différents chantiers qui nous intéressent offrent de grandes similarités typologiques avec celui découvert dans les dépotoirs du faubourg des potiers de Sainte-Barbe.

1.2.1. Les céramiques glaçurées à pâte rouge

Ces produits présentent une pâte siliceuse assez grossière de couleur rouge, micacée, contenant des nodules ferrugineux et de gros nodules blancs moins nombreux. L'intérieur est revêtu d'une glaçure jaunâtre ou verdâtre à l'aspect souvent marbré et piqueté. Leur fabrication est bien attestée durant les phases 1 et 2A de ces officines, c'est-à-dire dès les premières décennies du XIII^e s. jusque dans la deuxième moitié du siècle puis elle disparaît (Marchesi *et al.* 1997, p. 321 ; Amouric *et al.* 1995, p. 191-192).

Tous les produits élaborés de cette manière et diffusés ici sont à usage culinaire. Pourtant, ces ateliers fabriquent de la vaisselle de table dans la même catégorie, bien qu'en moindre quantité. Il existe différents volumes pour une même forme, s'adaptant à autant de portions et proportions différentes.

Le répertoire des formes utilisées dans les maisons marseillaises est étonnamment peu varié. Les plus fréquentes sont les plats à tétons (**fig. 45, n°1-3**) qui ne sont pas sans rappeler ceux des productions modelées et glaçurées autrefois attribuées à la Ligurie, jusqu'aux tenons de préhension souvent doubles (cf. *supra* ch. 2 § 2.3. et *infra* § 3.1.). Il s'agit de plats plus larges que hauts, aux parois verticales ou légèrement évasées terminées par une lèvre simple généralement biseautée. Le fond habituellement bombé peut parfois être plat, comme sur l'exemplaire **fig. 45, n°3**. Appliqués à l'extérieur de la lèvre et diamétralement opposés, deux doubles tétons horizontaux servent à la préhension de l'objet (**fig. 45, n°1**).

L'exemplaire **n°4 (fig. 45)** n'a pas d'équivalent dans les dépotoirs d'ateliers du bourg des Olliers, il pourrait s'agir d'un plat à tétons d'un type légèrement différent des précédents, ou d'une jatte.

La jatte découverte sur le site de l'Alcazar (**fig. 45, n°5**), devait comporter deux anses verticales à l'instar de ses homologues du faubourg Sainte-Barbe. Avec son bord en bandeau peu rentrant, elle doit appartenir aux

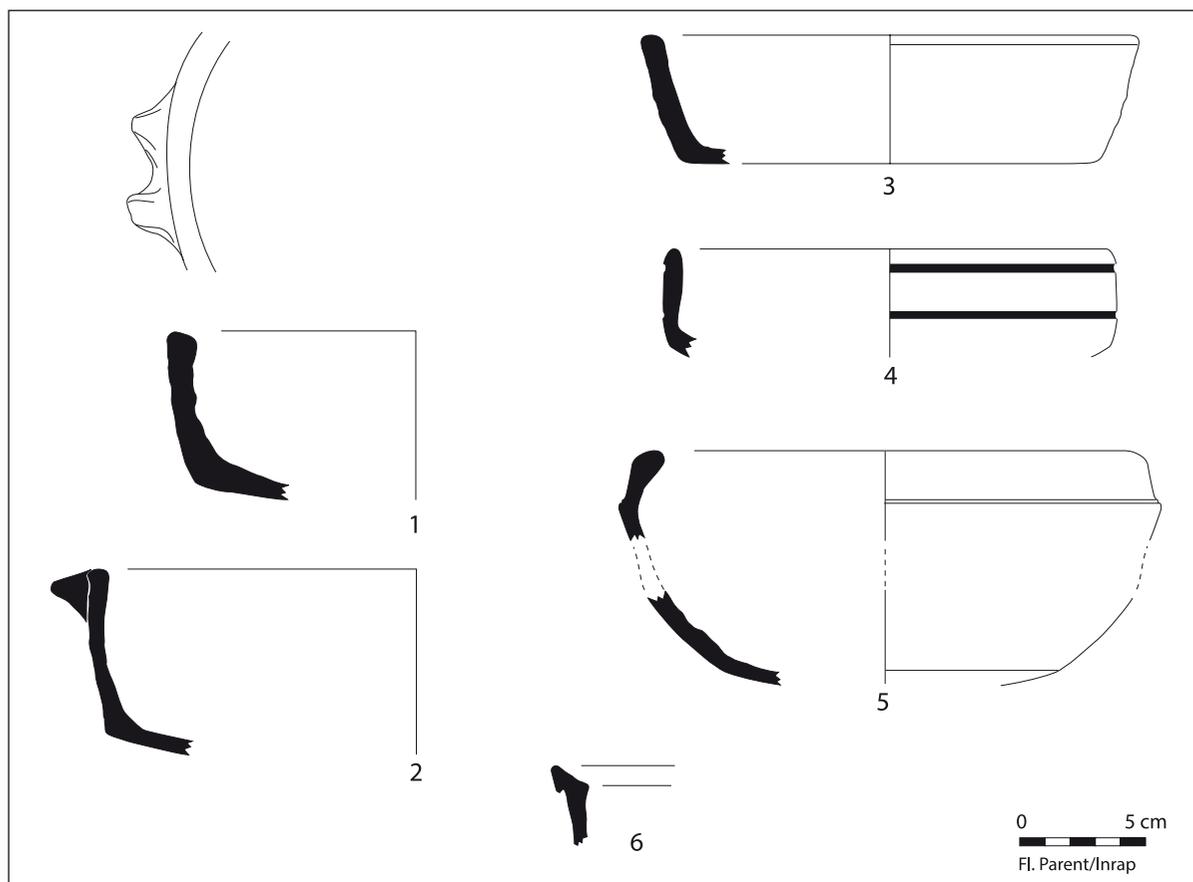


Fig. 45. Céramiques glaçurées à pâte rouge fabriquées à Marseille au cours du XIII^e s. Alcazar.

dernières productions de cette catégorie : les premières « générations » de jattes en pâte rouge glaçurée de ces ateliers présentent une forme générale moins lourde et un bord en bandeau rentrant très nettement (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 210, fig. 181-183).

Quelques rebords semblent assimilables à des marmites. D'après les rebuts de l'atelier, des anses en boudin et des fonds lenticulaires sont toujours associés à ces formes globulaires : les marmites 3 (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 200, fig. 174) se distinguent par un rebord rectangulaire (fig. 45, n°6).

1.2.2. Les céramiques à pâte calcaire sans revêtement (biscuit)

Caractérisées par une pâte calcaire de couleur beige à rose de texture fine mais contenant quelques particules blanches et nodules ferrugineux ainsi que des paillettes de mica, ces céramiques ne portent aucun revêtement. Elles sont destinées aussi bien à un usage de table qu'à un usage utilitaire, mais certainement pas culinaire car ces argiles n'offrent pas les qualités appropriées. Le registre des formes est nettement plus varié que celui de

la vaisselle de la catégorie précédente et s'inspire très largement du répertoire arabo-andalou (Rosselo-Bordoy 1978, p. 44). Ces céramiques en pâte calcaire sans revêtement sont fabriquées jusqu'à l'abandon des ateliers dans le premier tiers du XIV^e s. (Marchesi *et al.* 1997).

Dès les premiers temps de leur production, les ateliers marseillais diffusent amplement cette catégorie sur leur territoire. En toute logique, c'est dans leur voisinage immédiat, au bourg de Morier (Alcazar), que les découvertes y sont les plus nombreuses. Le répertoire des formes utilisées en ce lieu est évidemment amplement déterminé par l'activité qui s'y déroule et la forme la plus courante reste celle des grands bassins ou lebrillo, aux usages multiples, qui ont pu aussi bien avoir un usage professionnel que domestique dans le complexe artisanal (fig. 46, n°5-8). La même remarque peut s'appliquer aux chopes/mesures, aux écuelles basses (fig. 46, n°2) et aux jarres. Mais on y retrouve également des tirelires (fig. 46, n°13), des pots à découpes (pot à bulbe ?), des vases à anse de panier, des écuelles, toutes formes présentes dans les autres lieux de vie marseillais (place Villeneuve-Bargemon, Tunnel de la Major et rue Trinquet).

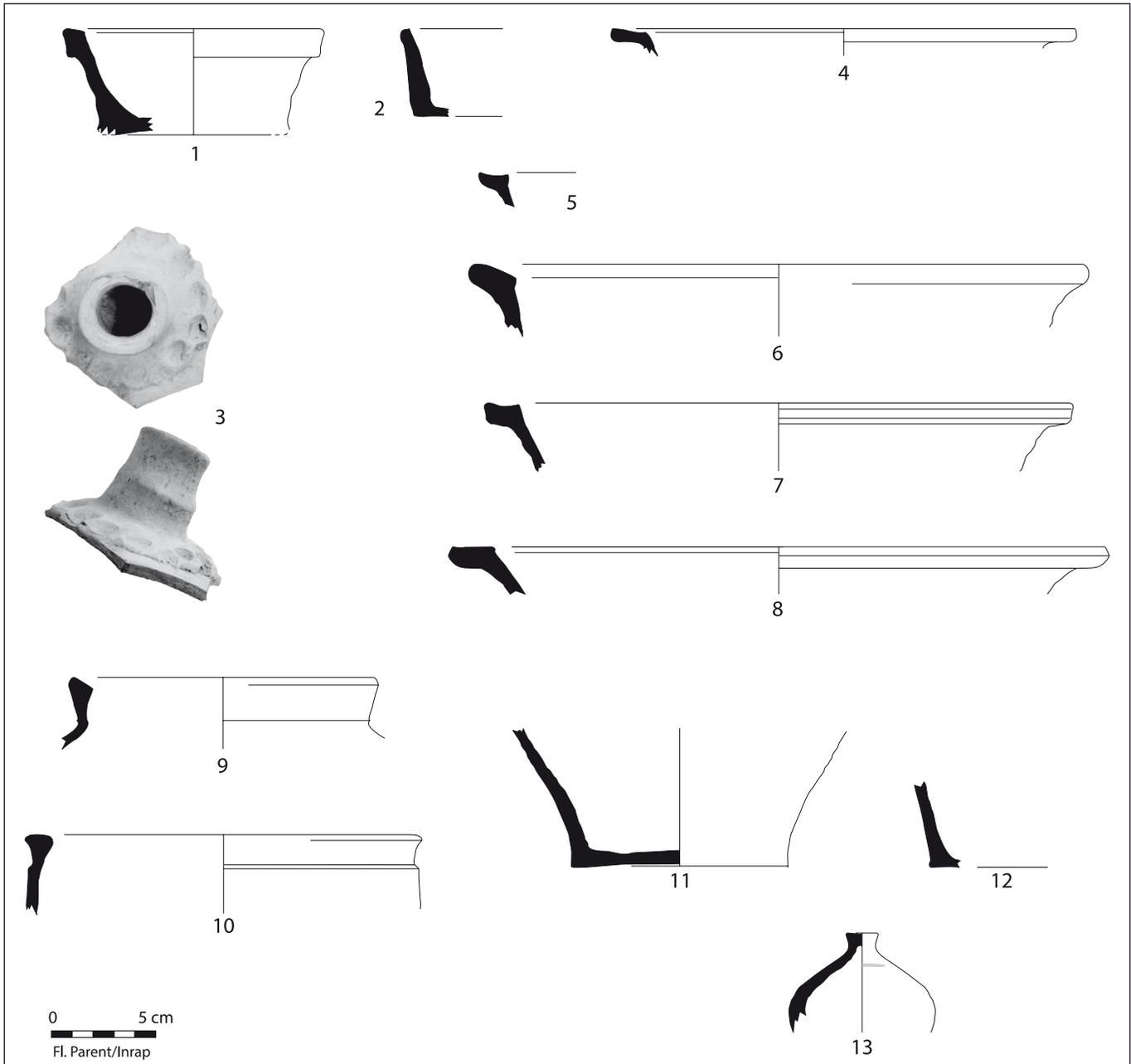


Fig. 46. Céramiques en pâte calcaire sans revêtement (biscuit) fabriquées à Marseille au cours du XIII^e s.
2-3, 5-9, 11-12 : Alcazar ; 1, 4, 10, 13 : place Villeneuve-Bargemon.

Les pots « à découpes » nous sont parvenus dans un état d'extrême fragmentation (pour cette raison, ils n'ont pu être représentés ici). Ils sont toutefois nettement reconnaissables à leur panse qui présente de nettes découpes volontaires, pratiquées avant cuisson, de forme semblait-il triangulaire. De tels pots ont été retrouvés en nombre dans les dépotoirs des ateliers (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 272). Même si aucun des éléments retrouvés sur nos chantiers ne permet de déterminer précisément leur morphologie, ces pots présentent en général un fond percé,

une carène située dans la partie supérieure ou à mi-hauteur de la panse, au-dessus de laquelle sont pratiquées des ouvertures, soient triangulaires, soient circulaires, soient les deux en alternance (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 272, 277, fig. 242).

Les tirelires fabriquées dans les ateliers de Marseille ne portent jamais de glaçure. On en retrouve des débris sur la plupart des sites de la ville, qu'elles aient été cassées volontairement ou non. Ces petits objets sphériques et creux sont portés sur un fond plat. Ils se terminent

par un bouton sommital qui peut être bombé ou aplati comme sur l'exemplaire n°13. Une fente pratiquée sous le bouton et qui est toujours placée à l'horizontale permet d'y glisser ses pièces (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 283, 286, fig. 250-251).

La petite écuelle presque complète (**fig. 46, n°1**) provient du quartier de la Mairie. Elle mesure 12,5 cm de diamètre d'ouverture pour une hauteur de 5 cm et un fond de 9 cm de diamètre. Ses parois rectilignes sont légèrement évasées, son fond est convexe et présente un talon à l'extérieur, et le bord replié est rectangulaire. Ses caractéristiques de pâte permettent de l'attribuer aux ateliers marseillais bien qu'aucune forme de ce type n'ait été recensée dans leurs dépotoirs. En revanche, les coupelles hémisphérique à marli court et incliné tel l'exemplaire n°4 de la **fig. 46** sont identiques aux coupelles de type 1 de ces officines, coupelles qu'elles fabriquent tout au long de leur activité (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 224, 228, fig. 196-197).

Les bassins ou tians (**fig. 46, n°5-8**), nombreux sur tous les sites marseillais, adoptent des morphologies aussi variées que peuvent l'être leurs usages : préparation culinaire, lessive, vaisselle, alimentation des animaux... Leurs parois sont tronconiques ou presque verticales, et plus ou moins profondes. Leur fond est toujours plat (**fig. 46, n°11-12**), garantissant ainsi leur stabilité. Quel que soit le type de lèvre, ronde ou plutôt rectangulaire (**fig. 46, n°5-8**), elle est toujours inclinée presque à l'horizontale vers l'extérieur, de manière à faciliter la manutention de ces objets ne comportant généralement pas d'anse.

Les formes fermées semblent parmi les plus fragiles. Est-ce leur panse bombée qui les rend particulièrement vulnérables aux chocs ? La plupart du temps, seuls sont identifiables ces fragments de panse et il est rarement possible de déterminer s'ils appartiennent plutôt à une forme qu'à une autre. Il est tout aussi difficile de quantifier le nombre d'objets découverts. Pour exemple, les bouteilles-bonbonnes et les jarres à bec (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 253, 259, fig. 219-222) paraissent être des objets assez prisés par les Marseillais à l'époque. Cependant, leur corpulence, la finesse de leur paroi, ainsi que le poids de ces objets contenant jusqu'à 16 litres d'eau et qui sont manipulés quotidiennement, en font des vases se cassant facilement. Si bien que dans les lots de mobilier qui nous concernent, ils sont tellement éclatés que seuls sont reconnaissables les éléments verseurs comme le bec tubulaire dans le cas des jarres (**fig. 46, n°3**).

Il en est de même pour les petits pots tel le n°9 (**fig. 46**), appartenant à la catégorie des pots à anse de type 4 (Vallauri Leenhardt 1997, p. 196, fig. 171). Bien qu'aucun élément morphologique autre que le rebord

à lèvre triangulaire n'ait été identifié, ce type de pot comporte généralement une anse large et rubanée dont l'attache inclue le bord, un fond plat et l'épaule est généralement souligné de cannelures.

Le dernier objet (**fig. 46, n°10**) peut être rapproché des marmites de type 5 des ateliers marseillais (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 203, fig. 176), qui sont des marmites en pâte calcaire à col court et à anses rubanées horizontales posées sur l'épaule. Il paraît improbable que ces objets aient été destinés à la cuisson : fabriqués en pâte calcaire non thermorésistante, ils devaient plutôt être réservés au service à table.

Enfin, il convient d'aborder la série des céramiques architecturales que sont les tuyaux de canalisation, produits par les officines marseillaises en grande quantité pendant toute leur période d'activité (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 305, fig. 270 n°1-3). Il est étonnant d'en retrouver si peu dans les différents quartiers marseillais de l'époque. Les seuls fragments ont été découverts dans un dépotoir de la tannerie du bourg de Morier, tannerie qu'ils avaient sans doute servi à alimenter, avant d'être rejetés (**fig. 47**). Ces tuyaux ne portent pas de glaçure. Le bord, rentrant et souligné d'une collerette, a un diamètre n'excédant pas 10 cm à l'ouverture. Sur l'exemplaire le mieux conservé, le diamètre maximal de la tubulure atteint 13,5 cm (**fig. 47, n°2**).

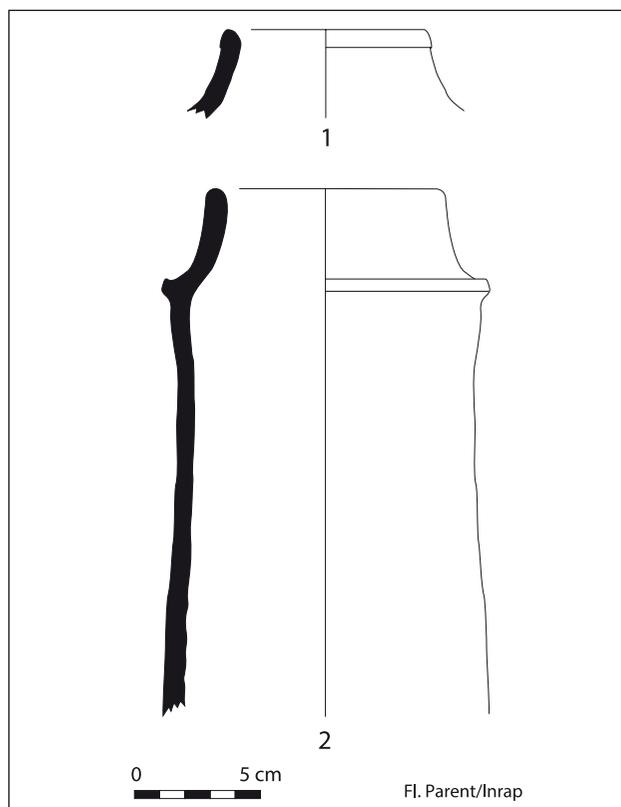


Fig. 47. Tuyau en céramique à pâte calcaire sans revêtement (biscuit) fabriquée à Marseille au cours du XIII^e s. Alcazar.

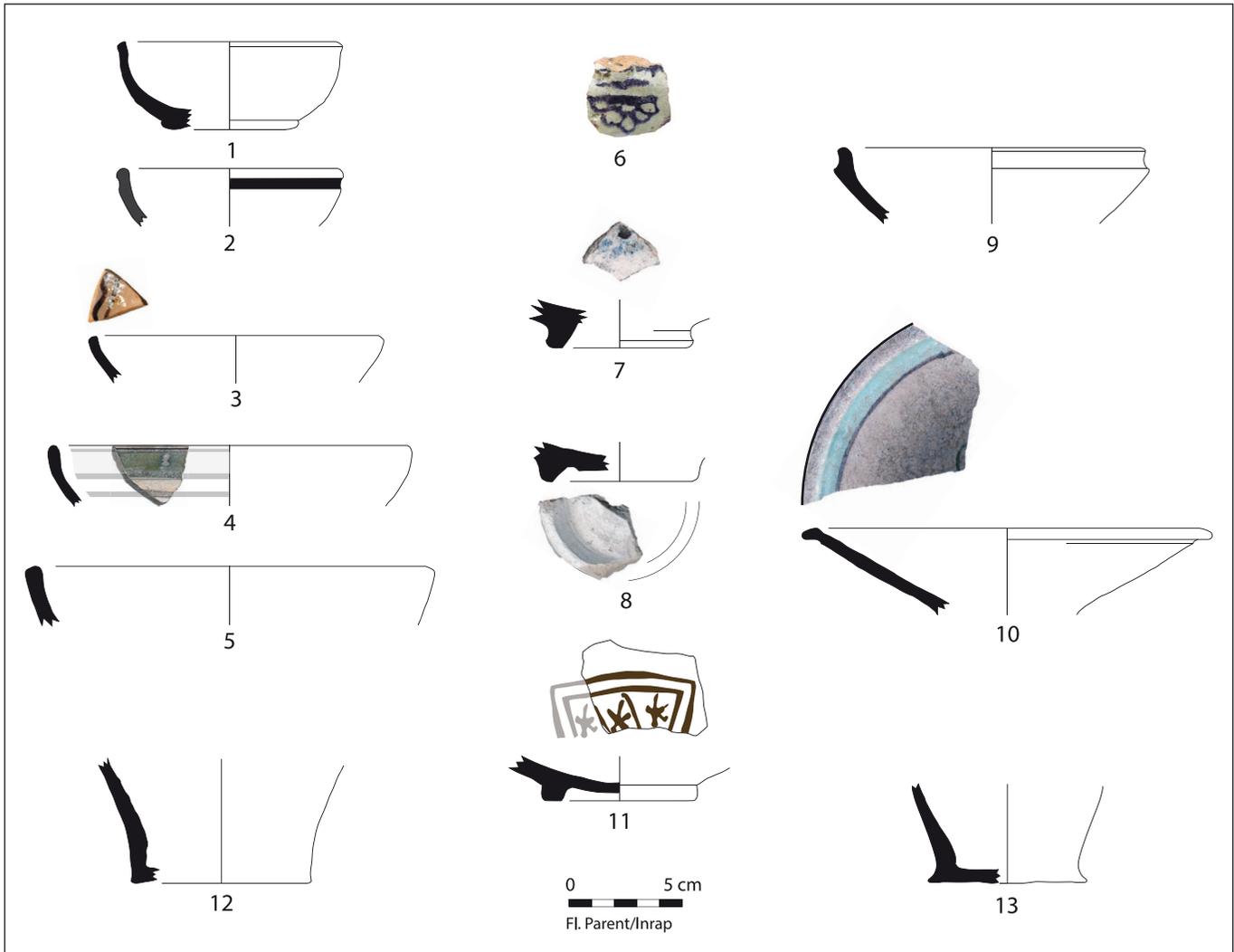


Fig. 48. Céramiques en pâte calcaire glaçurées monochromes ou émaillées à décor polychrome, fabriquées à Marseille au cours du XIII^e s.
1, 6, 9 : Alcazar ; 2 : rue de la République (rue Moisson) ; 3 : Collège Vieux-Port ; 4, 5, 8 : rue de la République (Surverse - Vieux-Port) ;
7, 10 : place Villeneuve-Bargemon ; 11-13 : parvis de l'église Saint-Laurent.

1.2.3. Les céramiques à pâte calcaire glaçurées monochromes ou émaillées à décor polychrome

L'atelier marseillais produit également des pièces en pâte claire vernissée qui paraissent quantitativement beaucoup moins bien représentées. Cette catégorie ne se distingue de la précédente que par la pose, à la surface des vases, d'une glaçure monochrome généralement jaune ou verte. Cette pose n'est pas uniforme d'où la difficulté de distinguer objets revêtus et objets non revêtus quand très peu d'éléments morphologiques nous sont parvenus. Ils sont volontairement rassemblés avec les céramiques émaillées (majoliques) dans ce paragraphe, car la plupart du temps les mêmes formes ont été fabriquées indifféremment avec l'une ou l'autre couverte.

Comme dans le cas des récipients en pâte calcaire sans revêtement, les formes fermées glaçurées ou émaillées semblent particulièrement sensibles à la casse et à la fragmentation. La présence de cruches n'est jamais discernable que par des fragments de fonds (**fig. 48, n°12-13**). Panse, bec pincé ou anse sont si informes ou si petits qu'il n'a pas été envisageable de les représenter graphiquement ici, si ce n'est par une photo d'un petit fragment de cruche émaillée (**fig. 48, n°6**). Bien qu'il soit impossible de chiffrer leur masse (peut-être éventuellement en poids), elles sont omniprésentes sur les sites marseillais au XIII^e s. Leur morphologie générale ne nous est connue qu'au travers des rebus de fabrication des ateliers (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 239-252). Ces formes semblent

porter indifféremment un revêtement interne ou externe, voire les deux.

Par contre, les éléments de formes ouvertes sont toujours revêtus uniquement sur leur face interne. C'est le cas d'une coupe émaillée (**fig. 48, n°10**), dont la forme tronconique s'apparente aux coupes de type 8 des dernières productions de l'atelier Sainte-Barbe (Vallauri-Leenhardt 1997, p. 233, fig. 200) mais sa facture très fine et son allure élancée l'intègrent plutôt aux premières productions de ces ateliers. Le pied annulaire d'une seconde coupe est beaucoup plus épais. L'émail qui revêt l'intérieur est très poreux et a absorbé le décor en brun de manganèse (**fig. 48, n°7**). L'un des fonds de coupelle (**fig. 48, n°8**) est caractéristique des premières productions émaillées des ateliers de Sainte-Barbe : sa morphologie – annulaire, surcreusée et bien dégagée – l'identifie aux coupes de type 2 pour lesquelles l'influence sicilienne est indéniable et qui sont fabriquées durant toute la première moitié du XIII^e s. (Marchesi *et al.* 1997, p. 220, fig. 190). C'est également à ce type que renvoie la série de coupes hémisphériques repérées en différents points de la ville (**fig. 48, n°3-5**). Leurs décors fins ont souvent disparu, seul le brun a parfois persisté (**fig. 48, n°3**). Les motifs de liserés bruns soulignant le haut du vase sont fréquents sur les premières productions de faïences marseillaises. Les formes, fines et élégantes au début de la production, ont tendance à s'épaissir vers la fin et l'exemplaire n°5 pourrait appartenir aux exemplaires tardifs des coupe de type 2. Les coupelles légèrement carénées de type 10 (**fig. 48, n°9**) font partie des dernières productions des artisans de Sainte-Barbe, soit celles de la seconde moitié du XIII^e s. et des premières années du siècle suivant. Les mini-coupelles (**fig. 48, n°1-2**) sont la réplique à échelle réduite des coupes 2, mais avec un diamètre avoisinant les 10 cm. Hémisphériques, à fonds larges et plats, parfois dégagés comme dans le cas de celle de l'Alcazar (**fig. 48, n°1**). Ces miniatures de type 2 portent toujours une glaçure jaune à verte et sont fabriquées durant tout le XIII^e s. (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 238-239).

1.3. Les céramiques glaçurées à pâte réfractaire

Plusieurs centres potiers ayant abondamment utilisé la cuisson en mode réducteur dans les périodes précédentes (céramiques à pâte sombre), l'abandonnent peu à peu au profit de celle en mode oxydant au cours du XIII^e s. Il s'agit la plupart du temps d'ateliers employant des argiles réfractaires de type kaolinitique. La qualité de ces argiles, résistant à de hautes températures, en font une matière première de choix pour la fabrication des céramiques destinées à la cuisson des aliments. Deux

zones principales de production ont été identifiées : l'une à l'est de Marseille au cœur de l'actuel département du Var, l'autre à l'ouest de la cité dans la basse vallée du Rhône.

1.3.1. Du Centre Var

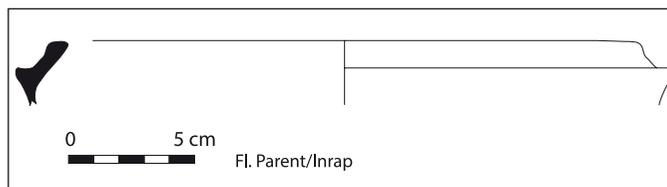


Fig. 49. Céramique fabriquée dans le Centre Var au cours du XIII^e s., à pâte réfractaire et glaçurée. Alcazar.

Facilement identifiables à leur pâte kaolinitique criblée de nodules ferrugineux, les productions médiévales varoises ont été mises en évidence pour la première fois sur le site consommateur de Rougiers dans le Var (Démians d'Archimbaud 1980). Une partie de ces objets est attribuée aux ateliers d'Ollières (Var) par ailleurs mentionnés dans les textes depuis la fin du XII^e s. (Argueyrolles 2000, p. 121). Ces ateliers ont produit sur une longue durée des récipients culinaires ou utilitaires : à partir du XIII^e s., ils utilisent en concomitance la cuisson en mode réducteur pour une partie de leurs produits (ceux-ci sont présentés *supra* § 1.1.1.) et celle en mode oxydant pour d'autres. Dans ce cas, les produits portent toujours une glaçure (Amouric *et al.* 1995, p. 191). D'autres ateliers aux productions similaires sont connus dans la région varoise, une cinquantaine de kilomètres plus à l'est, à Cabasse.

Par ailleurs, on sait que les argiles du bassin de Saint-Maximin ont été essayées ponctuellement dans les ateliers marseillais, notamment pour le façonnage d'alambics ou de creusets en pâte réfractaire glaçurée (Marchesi *et al.* 1997, p. 190, 278), peut-être même pour quelques ustensiles de cuisine comme les marmites (mais cela est moins sûr : Vallauri 1997a, p. 79). Il devient alors difficile de savoir si les rares objets retrouvés sur les sites de consommation marseillais ont été fabriqués à Marseille ou dans le Var. La question reste donc ouverte pour les quelques fragments de marmites (dont une anse cannelée horizontale) et de jattes, à bord en poulie rentrant souligné d'un ressaut très proéminent (**fig. 49**), retrouvés dans l'abandon des tanneries du site de l'Alcazar, abandon remontant au milieu du XIII^e s.

De très rares objets, de belle qualité, reconnaissables à leur pâte kaolinitique très claire, presque blanche, recouverte d'une glaçure jaune ou verte à l'aspect souvent moucheté, apparaissent dans les contextes des

premières décennies du siècle. Il s'agit le plus souvent de vases à liquide élégants, aux parois fines, et dont la panse s'orne de fines bandes d'argile apposées en diagonale, guillochées et soulignées de manganèse (Leenhardt 1997, p. 76). Le seul exemplaire quasi complet a été découvert dans le comblement d'un puits place Jules-Verne. Plusieurs hypothèses circulent sur l'origine de cette production. L'une propose que ces objets puissent être fabriqués dans les officines de Sainte-Barbe à titre expérimental, soit par des potiers extérieurs (varois ?) ayant emprunté de l'oxyde de manganèse aux potiers marseillais, ou inversement par des potiers marseillais ayant emprunté de l'argile kaolinique à des potiers varois (Vallauri 1997a, p. 77-78).

1.3.2. De l'ouest du Rhône

À partir de la fin du XII^e s., les ateliers de l'Uzège dans le Gard commencent également à commercialiser de la vaisselle utilitaire en pâte kaolinique glaçurée. Si ces ateliers sont connus par les textes, ils n'ont encore jamais été localisés. D'autres centres de productions ont existé dans la moyenne et basse vallée du Rhône (Leenhardt *et al.* 1996, p. 108), dont un fouillé récemment à Beaucaire (Carme, Demangeot 2012). En l'état des découvertes, l'appellation « de l'Uzège » ou « de type Uzège » reste la dénomination usuelle pour désigner leurs produits. Ces centres potiers sont les principaux concurrents des officines varoises et vont progressivement supplanter leurs rivaux sur tous les marchés provençaux, jusqu'à connaître leur âge d'or au XIV^e s. Mais dans le Marseille du XIII^e s., les produits glaçurés de l'ouest rhodanien, comme leurs homologues varois, ne font pas encore le poids face aux céramiques grises varoises et marseillaises (cf. *supra* § 1.1.).

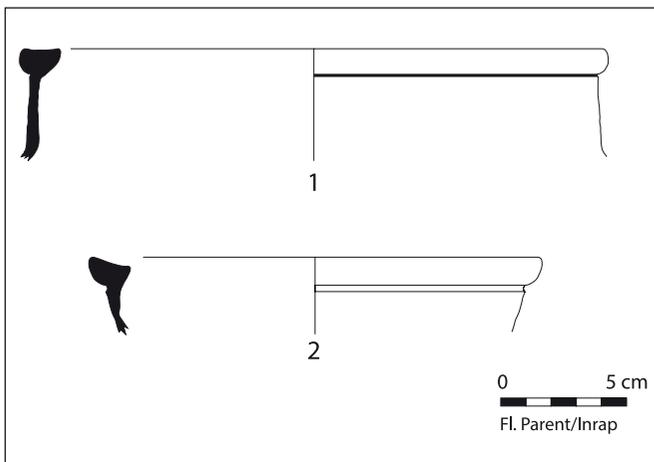


Fig. 50. Céramiques fabriquées à l'ouest du Rhône au cours du XIII^e s., à pâte réfractaire et glaçurées. 1 : parvis de l'église Saint-Laurent ; 2 : rue de la République.

Pour cette période, le répertoire des céramiques à pâte claire kaolinique glaçurée commercialisées à Marseille par les ateliers de l'ouest rhodanien se réduit principalement à des marmites (fig. 50). La qualité particulière des argiles et l'habileté des potiers de cette région sont révélées par la finesse des parois de ces ustensiles de cuisine. Cette finesse les rend sujets à une extrême fragmentation lorsqu'ils se brisent. La plupart du temps, ces récipients – caractérisés par une large ouverture, un col court, un corps et un fond globulaire ou piriforme et deux anses – ne sont identifiables que par des fragments de panse ou de fonds, parfois plus opportunément par des fragments d'anses cannelées ou de bords. Il en est de même pour les rares gargoulettes retrouvées, qui sont discernées uniquement grâce à leur fin bec verseur tubulaire. Tous ces récipients portent une glaçure au plomb, de tonalité verdâtre ou jaunâtre, destinée à améliorer leur étanchéité. Si l'usage des marmites de l'Uzège est assuré dès les premières décennies du XIII^e s., il semblerait que les gargoulettes ne soient employées sur le site qu'à partir du milieu ou dans la deuxième moitié de ce siècle.

Plusieurs fragments de céramiques à pâte rouge et surfaces polies de la région de Montpellier ont été retrouvés dans le bourg de Morier (chantier de l'Alcazar). Présente déjà au siècle précédent (cf. *supra* ch. 2 § 1.4.), cette production existe encore au moins jusqu'à la fin du XIII^e s. sans variations morphologiques tangibles, comme l'indique l'étude du mobilier d'un puits de la rue Barallerie à Montpellier (Leenhardt 1995).

2. Les céramiques importées (Fl. Parent)

La vaisselle en provenance des autres rivages méditerranéens semble prendre une place bien plus importante qu'auparavant dans les maisons et officines marseillaises. Sur le site de l'Alcazar, par exemple, elle représente près de 40 % du mobilier céramique recueilli pour cette période. Même si elles sont encore relativement variées, les principales sources d'approvisionnement extérieures se rapprochent au fil du XIII^e s.

2.1. Le Maghreb, *al-Andalus*, la Catalogne

L'essentiel des échanges commerciaux, du moins ceux perçus au travers des céramiques importées, semble d'avantage se resserrer autour des « proches » rivages de Méditerranée occidentale. Les productions du littoral nord africain et de la péninsule ibérique sont toujours appréciées mais sont moins nombreuses qu'au siècle précédent.

2.1.1. Al-Andalus

Les régions d'al-Andalus encore sous influence islamique (Espagne, Portugal) continuent à figurer de façon minoritaire dans les importations : le port de Marseille servant vraisemblablement d'escale entre les cités portuaires italiennes et espagnoles de l'époque.

Les jarres estampées (**fig. 51**), également appelées *tinajas*, sont aujourd'hui reconnues sur la plupart des sites provençaux jusqu'à Sisteron et sur les côtes languedociennes (Vallauri 1999, fig. 1). Leur origine est encore incertaine mais la diversité des pâtes plaide en faveur de plusieurs centres de production qui se situeraient au Maghreb et/ou en Espagne du Sud, voire au Portugal. Ces produits ne sont pas rares en Provence, même s'ils sont toujours peu nombreux, et apparaissent à partir du XII^e s. Ils sont encore utilisés au XIV^e s. (Amouric, Richez, Vallauri 1999, p. 11-14 ; Carru 1995, p. 49 ; Vallauri 1999), alors qu'en Espagne, ces gros récipients sont attestés dès les X^e-XI^e s. (Thiriou 1991, p. 290). Ils sont généralement destinés au stockage de l'eau (Navarro-Palazon 1991, p. 39). Leur riche décor estampé, assez complexe, se développe soit sur la partie supérieure de la panse soit sur la totalité de la pièce. Ce décor est organisé en registres horizontaux dans lequel se mêlent arabesques et inscriptions coufiques. Dans la plupart des cas, ces vases sont recouverts sur la majorité de la pièce d'une glaçure ou d'un émail de couleur variant du vert bouteille au turquoise. Sur le col de jarre sans couverture issu d'un niveau du début du XIII^e s. de la place Villeneuve-Bargemon (**fig. 51, n°3**), le ressaut interne à la liaison col/panse (très abîmé) suggère la pose d'un filtre comme c'est l'usage parfois.

Enfin, un magnifique fragment de faïence décorée au lustre seul provient d'un niveau du début du XIV^e s. de la place Villeneuve-Bargemon (**fig. 52, n°2**). Cependant cette pièce archéologiquement complète pourrait être plus ancienne. Sa forme, sa facture et son ornementation ne sont pas sans évoquer les céramiques décorées au lustre seul fabriquées dans la seconde moitié du XIII^e s. en Espagne du Sud, notamment à Malaga (Lerma *et al.* 1991, p. 194-196, fig. 13) ou dans certains ateliers de la région de Valence (Amouric *et al.* 1999, p. 32 ; Démians d'Archimbaud *et al.* 1986). Ici le décor de la pièce s'organise en trois registres superposés au moins et est très empreint de l'influence islamique. Même si le décor interne n'est pas toujours clairement lisible, on peut distinguer sur la lèvre et la partie supérieure de la panse une succession de motifs pseudo-épigraphiques séparés du médaillon central par un registre de fines arabesques. Le médaillon central est très endommagé mais on croit discerner une combinaison de motifs pseudo-épigraphiques et d'arabesques. Le revers de la pièce est entièrement

émaillé et pourrait porter des traces de lustre même s'il est difficile d'être catégorique à ce sujet. Un fragment de *jarrita* émaillée, retrouvé dans le bourg de Morier, semble appartenir aux mêmes productions (**fig. 52, n°1**), bien qu'il ne conserve plus aucune trace de son ornementation au lustre.

2.1.2. La Catalogne

Les céramiques glaçurées en provenance de Catalogne sont constituées principalement de grands bassins (*alca-dafe*) principalement à lèvre en crochet, tombante à l'image de leurs homologues d'Afrique du Nord, parfois à lèvre moins proéminente comme sur l'exemplaire découvert à l'église Saint-Laurent (**fig. 53, n°1**). Il arrive parfois de retrouver des pièces de service, tasse à deux anses comme celles découvertes sur le site de la place Général-de-Gaulle (Richarté 2001, p. 151, fig. 188 n°1 et 3). Tous ces vases, caractérisés par une pâte rouge à inclusions ferrugineuses, sont glaçurés en jaune ou en vert sur leur face interne pour les bassins et tasses, et en vert uniquement pour les pichets. Ces derniers possèdent une panse globulaire incisée de profondes cannelures. Cette catégorie, émergente au début du XIII^e s., va surtout être massivement diffusée à la fin du XIII^e et au début du XIV^e s. Elle tient une assez faible part dans la consommation marseillaise de vaisselles culinaires importées (Vallauri 1997a, p. 88, fig. 59 ; Richarté 2001, p. 149).

2.1.3. Le Maghreb

De grands bassins carénés à décor bleu et brun sur émail blanc accompagnent fréquemment les jarres estampées évoquées à l'instant (**fig. 54**). En provenance du Maghreb, plus précisément de Tunisie, ils sont diffusés au XIII^e s. en quantité limitée dans toute la Provence, et de manière plus large en Italie (Berti, Tongiorgi 1981 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1995, p. 70 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998, p. 85). Caractérisés par une pâte granuleuse de couleur jaune clair, ces bassins au profil anguleux, à carène prononcée et aux parois épaisses, sont pourvus soit d'une lèvre simplement repliée pour former un bourrelet (**fig. 54, n°1**), soit d'une lèvre étirée vers l'extérieur presque à l'horizontale jusqu'à former un marli. Ils sont en général entièrement émaillés. Un décor d'arabesques au cobalt est organisé en registres horizontaux délimités par des filets tracés au brun de manganèse autour d'un motif central (**fig. 54, n°2**), le plus souvent zoomorphe (**fig. 54, n°3**). Les exemplaires de l'Alcazar et de la place Villeneuve-Bargemon viennent compléter la série de ceux découverts dans un puits du Panier (Moliner 1990) ou dans le quartier Sainte-Barbe (Vallauri 1997a, p. 86).

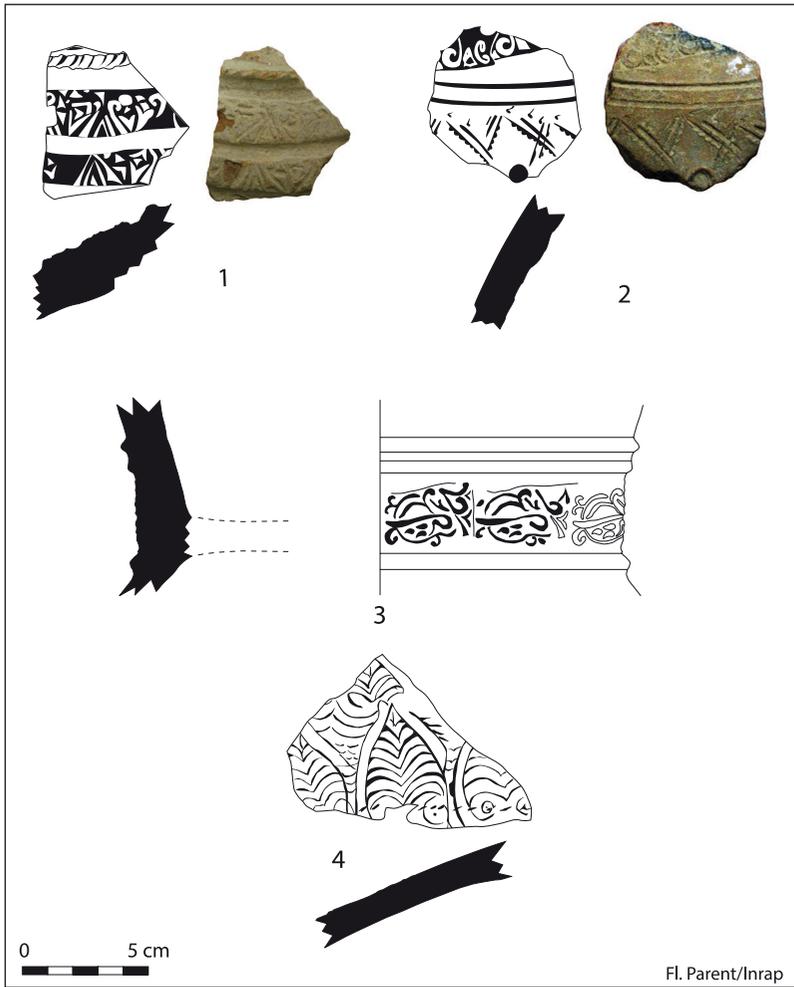


Fig. 51. Jarres estampées à glaçure verte importées d'Espagne du Sud au cours du XIII^e s. 1-2 : Alcazar ; 3 : Bargemon ; 4 : parvis de l'église Saint-Laurent.



Fig. 52. Céramiques émaillées à décor de lustre importées d'Espagne du Sud au cours du XIII^e s. 1 : Alcazar ; 2 : place Villeneuve-Bargemon.

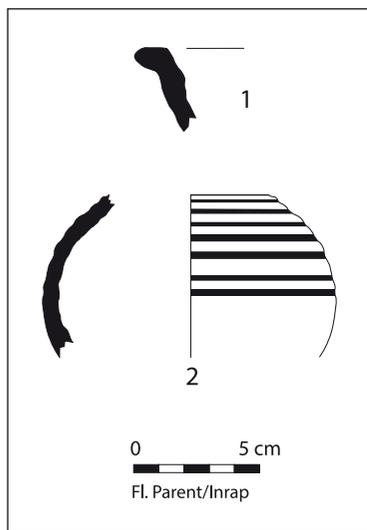


Fig. 53. Céramiques communes en provenance d'Espagne au cours du XIII^e s. : 1 : place de la Providence ; 2 : Alcazar.

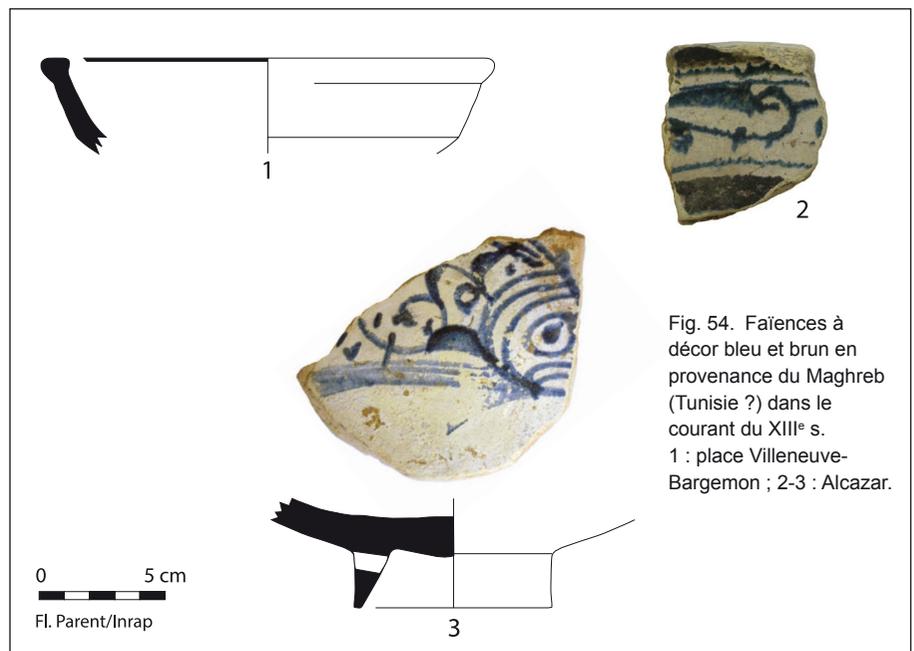


Fig. 54. Faïences à décor bleu et brun en provenance du Maghreb (Tunisie ?) dans le courant du XIII^e s. 1 : place Villeneuve-Bargemon ; 2-3 : Alcazar.

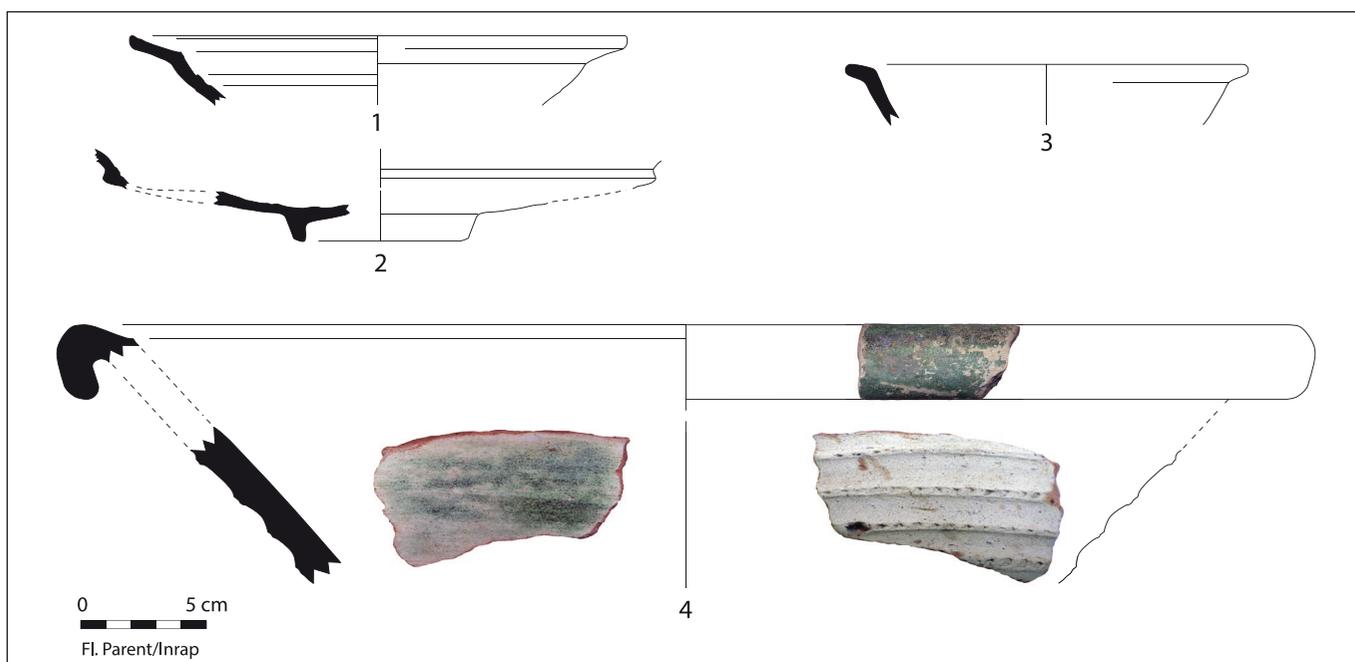


Fig. 55. Céramiques à glaçure verte supposées maghrébines importées au cours du XIII^e s. 1-2, 4 : Alcazar ; 3: rue de la République (Surverse - Vieux-Port).

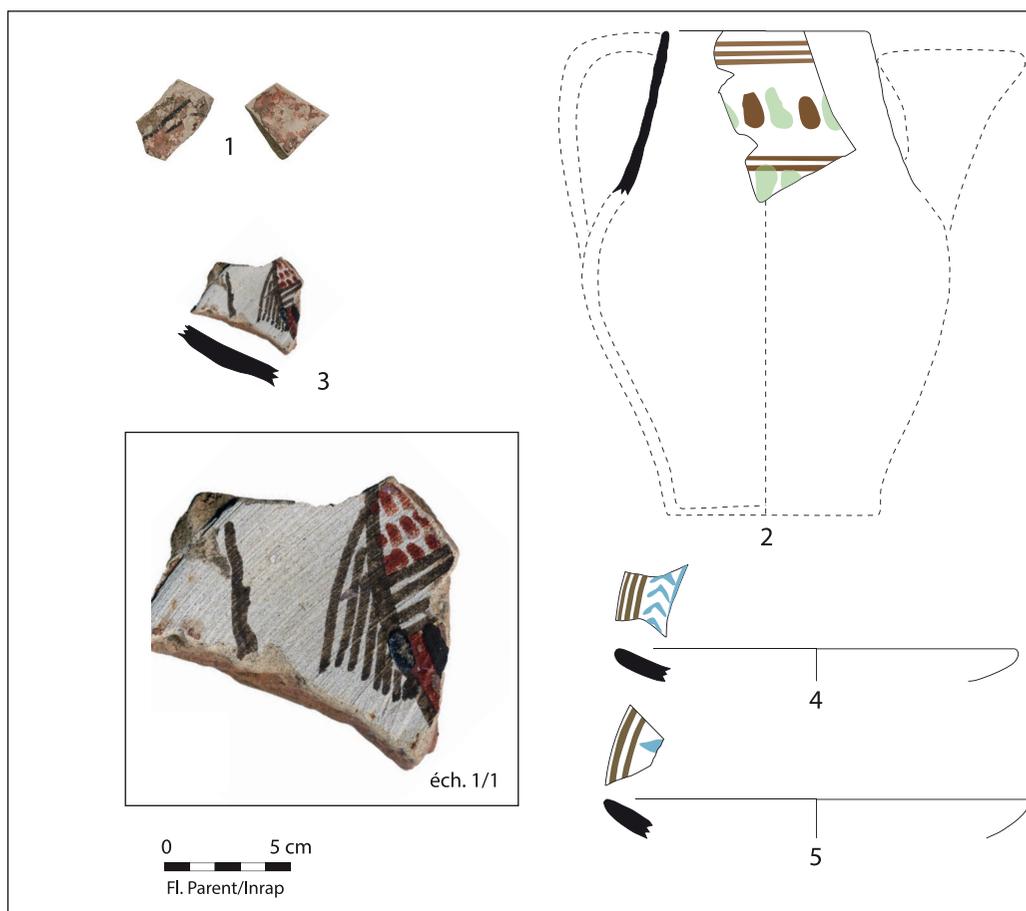


Fig. 56. Proto-majoliques originaires d'Italie du Sud (n°1 et 3-5) et du Latium (n°2), importées au cours du XIII^e s. 1 : rue de la République (Surverse - Vieux-Port)/ 2, 4, 5 : parvis de l'église Saint-Laurent ; 3 : place de la Providence.

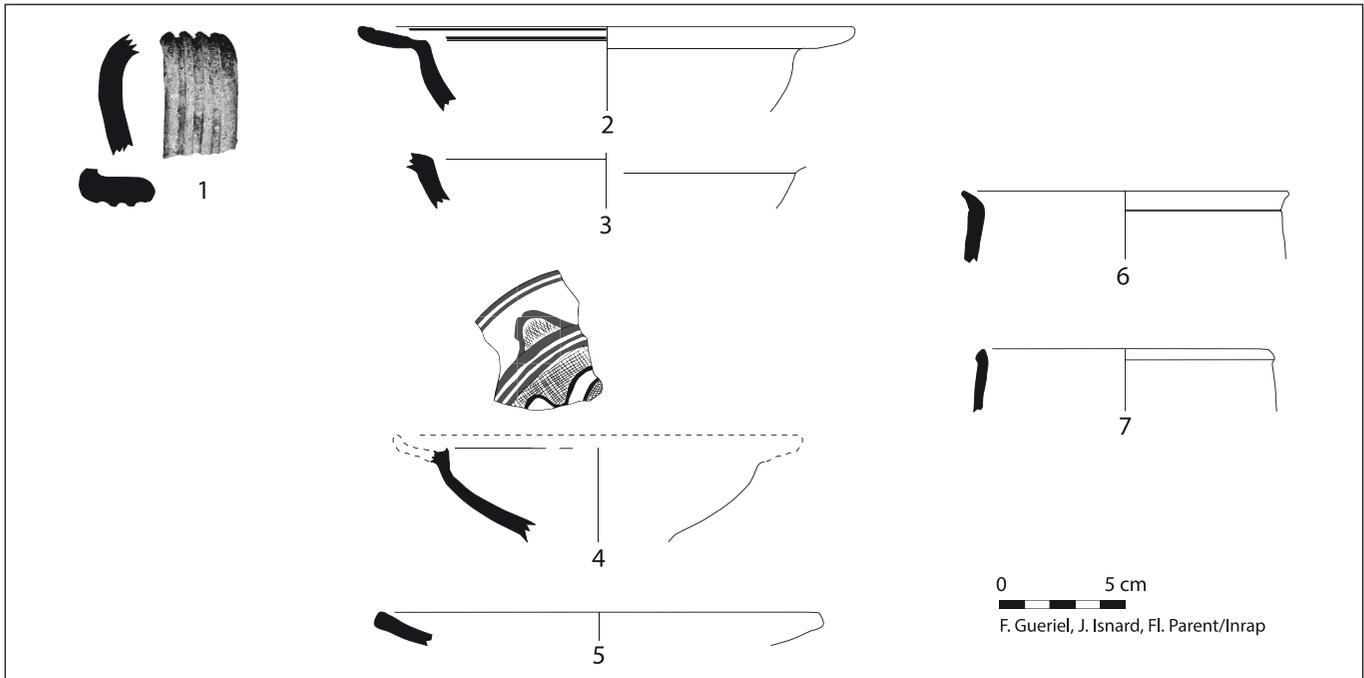


Fig. 57. Céramiques supposées d'origine siculo-maghrébine, importées au XIII^e s. 1, 3 : place Villeneuve-Bargemon ; 2, 6 : Alcazar ; 4 : parvis de l'église Saint-Laurent ; 5, 7 : place de la Providence.

D'autres éléments peuvent être rapprochés de ces productions mais cette attribution est plus aléatoire, fondée uniquement sur l'aspect de leur pâte : même pâte sableuse de couleur claire, vacuolaire et contenant un fin dégraissant noir, très proche visuellement de celle composant les faïences à décor bleu et brun tout juste présentées. Par contre, leur forme n'appartient absolument pas au même registre. Ce sont des coupes et coupelles aux parois fines, à marli, aux stries de tournage très prononcées (**fig. 55, n°1**). Une autre se rapprocherait plutôt d'un plat à carène soulignée d'un ressaut ou bien d'un couvercle mouluré (**fig. 55, n°2**). Le profil de la dernière est plus lourd et semble moins travaillé (**fig. 55, n°3**). Elles sont toutes recouvertes de glaçure verte opaque et épaisse, peut-être un émail, parfois accompagnée d'une glaçure transparente comme sur les n°1 et 2. À l'Alcazar et à la rue de la République, elles se retrouvent toujours dans des contextes du XIII^e s., et plus précisément de la première moitié pour la n°3.

Un bassin aux dimensions imposantes (environ 50 cm de diamètre, **fig. 55, n°4**), n'est pas sans évoquer ceux qui proviennent du monde islamique au siècle précédent (cf. *supra* ch. 2 § 2.1.6.) avec ses parois tronconiques décorées de bandes guillochées terminées par une lèvre en crochet tombante. Contrairement à ces « précurseurs », celui-ci est enduit d'une glaçure interne vert bouteille qui recouvre également toute la lèvre en crochet. Ses caractéristiques de pâte et sa surface externe blanchie incitent à localiser sa fabrication dans le nord de l'Afrique.

2.2. L'Italie du Sud et Sicile

Les céramiques émaillées et décorées en provenance du sud de l'Italie et de Sicile au XIII^e s., autrement appelées proto-majoliques, sont extrêmement rares. Elles sont cependant repérées sur plusieurs sites provençaux et plus particulièrement à Marseille où quelques spécimens ont été dégagés au fond d'un puits du quartier du Panier (Moliner 1990), dans le quartier de potiers de Sainte-Barbe (Vallauri 1997a) ou encore dans le bourg Sainte-Catherine (Richardé 2001), en bien meilleur état de conservation que ceux des chantiers étudiés dans cet ouvrage. En effet, si plusieurs exemplaires ont pu être identifiés, rares sont ceux qui ont pu être figurés ici car aucun élément de forme assez important ne nous est parvenu ; mais il n'en demeure pas moins important de les signaler. Les coupelles provenant de la région de Gela en Sicile se distinguent par leur décor associant trois couleurs différentes – le jaune, le vert et le brun –, avec des motifs de tresses pointées sur le marli encadrant un dessin zoomorphe au centre de la calotte de la panse. Ces coupelles circulent de la fin du XII^e jusqu'au début du XIV^e s., et semblent être assez appréciées puisqu'elles ont été imitées dans la première moitié du XIII^e s. par les potiers marseillais de Sainte-Barbe d'une part (Vallauri, Leenhardt 1997, p. 83), et par les potiers de Ligurie d'autres part (Milanese 1982 a, p. 90-91 ; Milanese 1982b, p. 94, 98).

Encore plus rares sont les faïences importées à décor dit RMR alliant le brun, le vert et le rouge. Deux fragments de ce type retrouvés à proximité du Vieux-Port permettent d'identifier un vase fermé, probablement un pichet (**fig. 56, n°1**). En Italie, de tels produits apparaissent surtout dans des contextes du XIII^e s., comme à Naples, en Campanie ou dans les Pouilles (Peduto 2000, p. 85 ; Ebanista, Fusaro 2000, p. 126). Ils sont également diffusés jusqu'à 'Atlit (Riavez 2000) et Acre (Avisar, Stern 2005, p. 69) à la fin du XIII^e s. La plupart sont attribués à la région de Brindisi. Le fragment de coupelle décoré d'un poisson tracé en brun, aux écailles rouges, trouvé à proximité de l'Alcazar (**fig. 56, n°3**) pourrait être rapproché de ces productions du sud de l'Italie.

Deux bords de coupes (**fig. 56, n°4-5**) peuvent également être attribués à des productions de la région de Brindisi dans les Pouilles (Pattitucci Uggeri 1997). À pâte siliceuse grisâtre ou beige rosé, leur face externe est nue et leur face interne est couverte d'un émail blanc très fin légèrement transparent (sans doute pauvre en étain). Leur lèvre effilée porte un autre décor typique de ces productions : des filets bruns encadrant un registre de chevrons bleus. Ces productions sont attestées de manière diffuse au XIII^e s. sur tout le littoral provençal. À Marseille, elles se retrouvent également dans un puits du quartier de la Cathédrale et dans le bourg des Olliers (Moliner 1990 ; Marchesi *et al.* 1997, p. 83, fig. 56-1).

La série des céramiques supposées siculo-maghrébines, à pâte rouge et glaçure, importée dès le XII^e s. à Marseille et sur le littoral provençal (cf. *supra* § 2.1.7.) continue d'être diffusée au cours du XIII^e s. mais tend à disparaître à la fin de ce siècle ou au début du suivant. Le répertoire ne semble pas évoluer par rapport au siècle précédent comme l'illustrent les quelques exemplaires de la **fig. 57**.

2.3. Le reste de l'Italie

La fin du XII^e s. et le siècle suivant voit l'introduction de nouvelles aires d'approvisionnement, avec des régions jusqu'alors quasi-absentes, du moins dans l'état actuel de nos connaissances, comme le Latium et la puissante Ligurie.

2.3.1. La Ligurie

Les céramiques engobées, incisées puis glaçurées, en provenance de la côte ligure, sont généralement désignées dans la littérature sous les termes de sgraffito archaïque ou *graffita arcaica tirrenica*. Comme partout où elles sont diffusées, seules sont présentes à Marseille des formes ouvertes, que ce soient des coupes

tronconiques (**fig. 58, n°3**) ou, plus fréquemment, des écuelles à marli (**fig. 58, n°1, 4**). Présentes dans toute la région provençale, ces céramiques ligures sont utilisées durant tout le XIII^e s. et encore au tout début du XIV^e s. avant d'être ensuite supplantées sur le marché par les majoliques pisanes (Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998, p. 86-87). Les motifs décoratifs, incisés et rehaussés de vert et brun sous la glaçure, sont essentiellement géométriques (entrelacs, chevrons, quadrillages...) et combinés de manière plus ou moins dense suivant les exemplaires (**fig. 58, n°2-5**). La coupe au décor très soigné de poissons, motif rare même en Italie (Varaldo 1997, p. 443), échappe à cette nomenclature (**fig. 58, n°1**). Elle appartient sans doute aux importations les plus anciennes de ce type, de la fin du XII^e s. ou de la première moitié du XIII^e s., même si elle a été découverte dans la destruction du bourg de Morier (vers 1360). Quelques fragments ne portent aucun décor. L'engobe blanc interne est uniquement recouvert d'une glaçure soit incolore soit monochrome vert foncé ou jaune.

2.3.2. Le Latium

Les proto-majoliques du Latium se caractérisent par une pâte calcaire de couleur beige à jaunâtre, sur laquelle est déposé un émail blanc fin rehaussé d'un décor aux oxydes de cuivre (vert), manganèse (brun) et antimoine (jaune). Les exemplaires, rares en Provence, ne réunissent que des fragments de cruches. À Marseille, très peu de spécimens sont recensés jusqu'à maintenant : un sur le site de la place Jules-Verne (Vallauri 1995, p. 71, fig. 6-1), une cruche presque complète et quelques fragments d'une deuxième dans un puits de la rue de la Cathédrale (Moliner 1990, p. 204-205, fig. 4-6), encore un fragment issu de la fouilles des ateliers de Sainte-Barbe (Marchesi *et al.* 1997, p. 83, fig. 56-4), un autre aux abords de l'église Saint-Laurent (**fig. 56, n°2**). À ceux-ci, il convient désormais d'en rajouter un septième dans le bourg de Morier. Ces cruches sont de dimension variable et adoptent un profil quelque peu « standardisé » : un bord légèrement rentrant, à col peu marqué dans l'alignement de la panse, une anse large rubanée, un fond plat. Mais l'élément caractéristique reste le bec dit « en mandorle », directement héritée des formes plus anciennes dites « *a vetrina pesante* » et originaires des mêmes contrées. Ces formes peuvent être ornées de motif géométrique ou végétal stylisé, voire les deux, ou exceptionnellement de motif héraldique (Molinari 1990, p. 408-417). À Rome, ces cruches ont été retrouvées en grande quantité dans des niveaux de la première moitié du XIII^e s., en majorité sur leurs sites de production (Molinari 1990, p. 398-400).

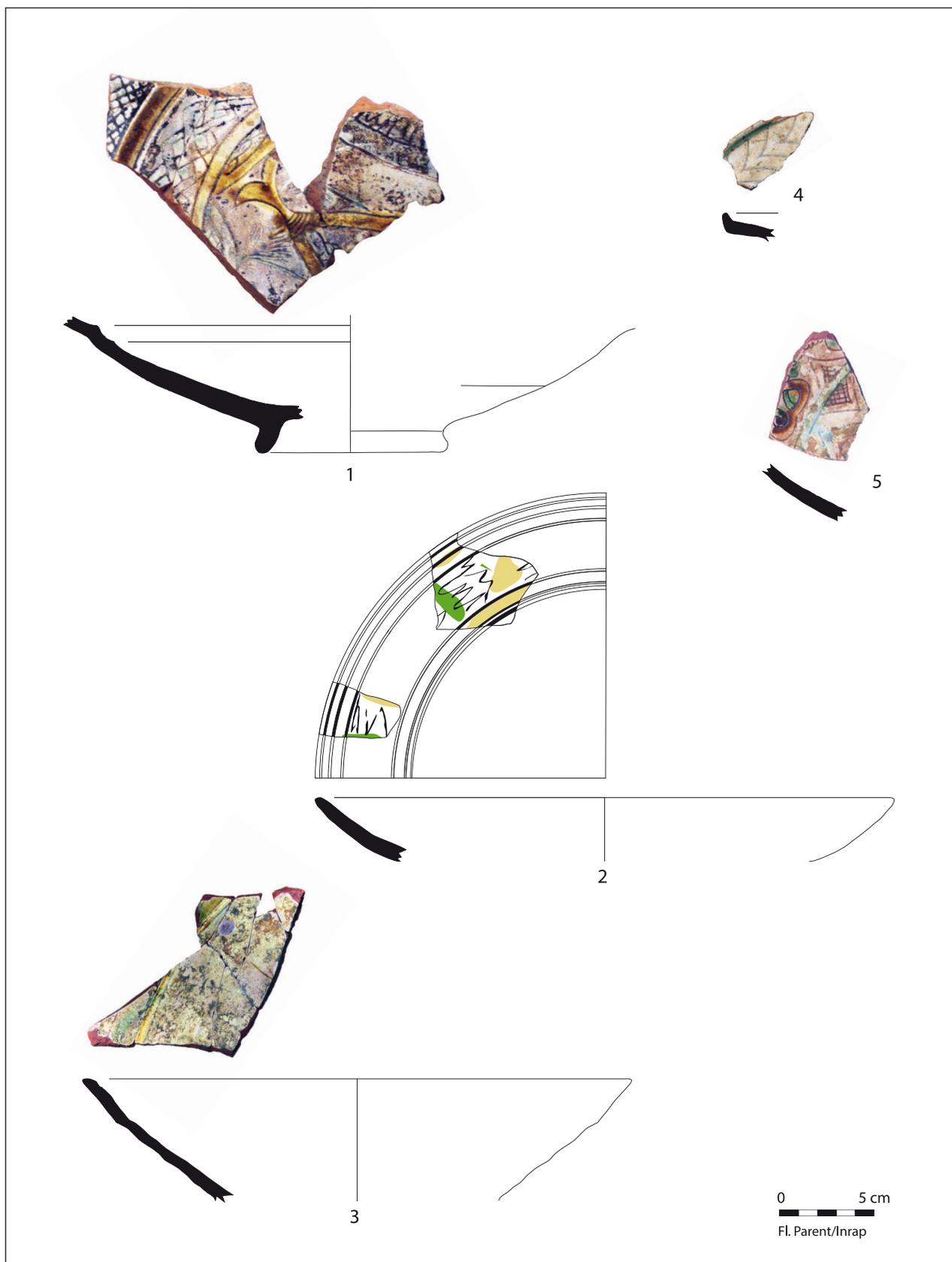


Fig. 58. Céramiques engobées et glaçurées à décor incisé (*graffita archaica tirrenica*) importées de Ligurie au cours du XIII^e s. 1 : Alcazar ; 2 : parvis de l'église Saint-Laurent ; 3, 5 : Collège Vieux-Port ; 4 : rue de la République (Surverse Vieux-Port).

2.4. La Méditerranée orientale

La découverte de rares produits en provenance de ces contrées éloignées ne sauraient impliquer, du seul fait de leur présence, un véritable commerce de la céramique avec la Méditerranée orientale. Peut-être ont-ils été débarqués sur les quais marseillais à l'occasion du déchargement d'une autre cargaison ou dans les bagages d'un négociant.

2.4.1. Les céramiques à pâte siliceuse et décor brun sous glaçure alcaline

Il y a une vingtaine d'années maintenant qu'a été entamé, dans le sud de la France, l'inventaire de ces céramiques aussi rares que précieuses, provenant de l'Orient qu'on dit « fabuleux » (Thiriot 1991 ; Thiriot 1995). Ces céramiques sont réalisées à partir d'une argile de synthèse permettant la confection de formes particulièrement fines et élégantes, soit par tournage, soit par moulage. La glaçure alcaline épaisse qui les recouvre est très souvent teintée en bleu, bleu turquoise ou bleu foncé, et les motifs (d'une grande finesse également) sont traités en brun-noir. Ce recensement démontre que les vases de ce type sont très peu diffusés et se retrouvent dans le sud de la France sur une période assez longue s'étendant du XII^e s. jusqu'aux XV^e-XVI^e s. au moins. Leurs lieux de production ne sont pas connus et peuvent être multiples. Ils semblent se situer autour de l'Égypte ou de la Syrie.

Même si les quelques fragments (**fig. 59**) qui viennent compléter ici cet inventaire ont été découverts dans des contextes du XIII^e s., il convient de garder à l'esprit qu'ils peuvent être plus anciens. Leur raffinement exotique et leur fragilité ayant sans doute conduit leur propriétaire à en prendre le plus grand soin pendant de longues années. Aujourd'hui, ils nous sont parvenus en très petits fragments, ce qui rend difficile l'identification de leur forme et encore plus leur représentation. Une douzaine de fragments de ce type a été découvert sur le site de l'Alcazar. Il s'agit pour l'essentiel de fragments de coupelles pour moitié à glaçure verte uniforme, et de formes fermées à décor brun sous une glaçure turquoise ou bleu foncé (**fig. 59**, n°3). Un fragment de forme ouverte à glaçure turquoise a également été découvert sur le site du collège Vieux-Port (**fig. 59**, n°1).

2.4.2. Les céramiques engobées et glaçurées en provenance de Méditerranée orientale

Les contacts avec la Méditerranée orientale, minimes mais évidents au XII^e s. (cf. *supra* ch. 2 § 2.2.), semblent se poursuivre. Au début du XIII^e s., on aperçoit toujours, dans les contextes marseillais, quelques importations

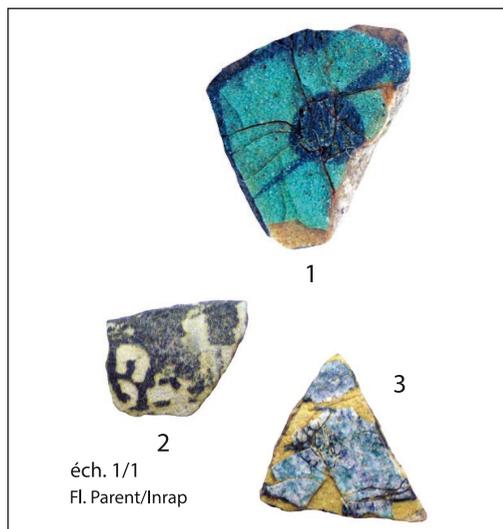


Fig. 59. Céramiques à pâte siliceuse et décor sous glaçure alcaline, en provenance du Proche-Orient. 1 : Collège Vieux-Port ; 2-3 : Alcazar.

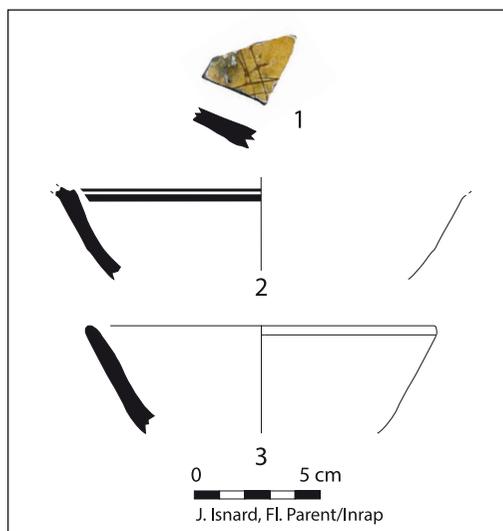


Fig. 60. Céramiques engobées et glaçurées en provenance de Méditerranée orientale au cours du XIII^e s. 1 : collège Vieux-Port ; 2 : place de la Providence ; 3 : Alcazar.

supposées égéennes (Démians d'Archimbaud *et al.* 2003), à pâte claire micacée, engobées et vernissées monochromes et/ou à décor de coulures, dont la morphologie ne semble pas évoluer : coupes à large marli et calotte hémisphérique, portées par un fond annulaire surcreusé ou coupes à parois redressées (**fig. 60**, n°3). Elles sont également accompagnées de leurs homologues en pâte rouge brique dure aux formes plus épaisses. Cependant leur consommation ne semble pas excéder les premières décennies du siècle.

Le petit fragment de coupelle à marli, au décor de fines incisions sous couverte jaune moutarde, illustre à

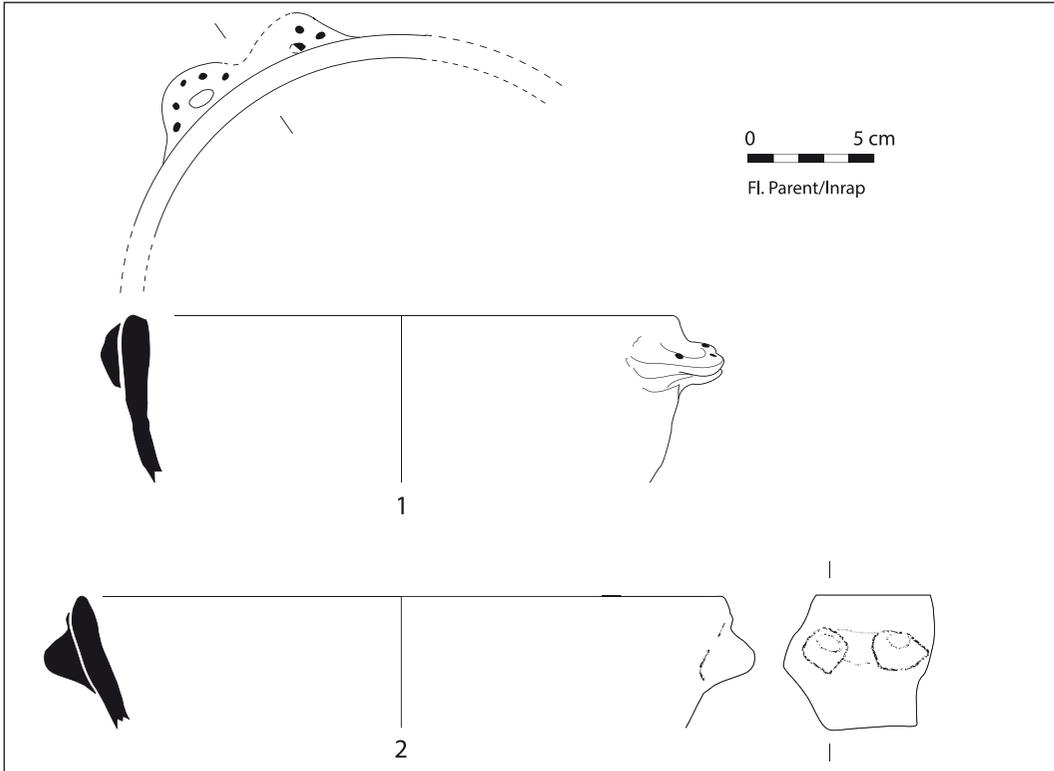


Fig. 61. Céramiques à pâte rouge modelées et glaçurées du XIII^e s., d'origine indéterminée. 1 : Alcazar ; 2 : parvis de l'église Saint-Laurent.

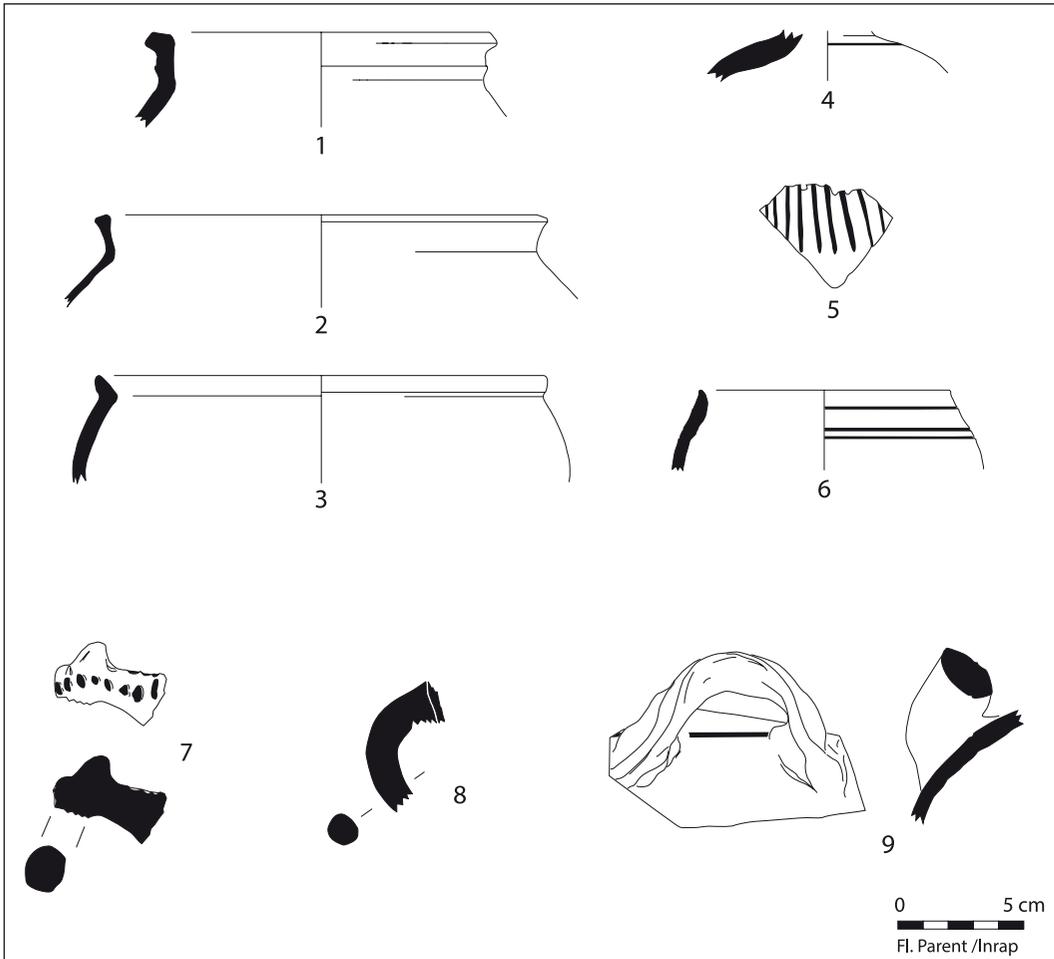


Fig. 62. Céramiques à pâte rouge glaçurée d'origine supposée ou indéterminée, importées à Marseille à la fin du XII^e s. et au cours du XIII^e s. 1, 6-9 : Alcazar ; 2 : collège Vieux-Port ; 3-5 : place Villeneuve-Bargemon.

nouveau les riches et variées productions à décor incisé de cette partie du bassin méditerranéen (**fig. 60, n°1**), tout comme le fragment découvert à proximité du bourg de Morier (**fig. 60, n°2**). Cette coupelle à marli au décor incisé appartient à la grande famille des *Zeuxippus Ware* et dérivés (cf. *supra* ch. 2 § 2.2.3.). Il n'est pas impossible que le fond de ces deux coupelles, aujourd'hui disparu, ait été orné d'un médaillon central incisé.

3. Les céramiques d'origine indéterminée (Fl. Parent)

Comme chaque période évoquée dans ce volume, celle-ci contient son lot de céramiques dont l'origine n'a pu être décelée avec certitude ou dont la provenance demeure encore totalement inconnue. Il s'agit ici essentiellement de céramiques en pâte rouge glaçurée.

3.1. Les céramiques modelées à pâte rouge glaçurée

Comme nous l'avons déjà évoqué (cf. *supra* ch. 2 § 2.3.1.), les céramiques modelées à pâte rouge glaçurées importées (**fig. 61**) arrivent dans notre région au cours du XII^e s. mais c'est au XIII^e qu'elles deviennent plus nombreuses, comme l'ont démontré les fouilles de ces dernières années à Marseille et alentour (Richarté 2001 ; Vallauri 1995 ; Vallauri 1997a ; Parent 1997, Parent 2001 ; Leenhardt *et al.* 1996 ; Démians d'Archimbaud, Vallauri 1998). Leur déclin semble lentement s'amorcer dès la seconde moitié du XIII^e s. et elles tendent à se raréfier à partir du premier quart du XIV^e s. Longtemps dites « ligures », elles sont identifiables à leur pâte rouge vif, à gros dégraissants anguleux de feldspath et de quartz (Capelli *et al.* 2009, p. 937-946). Nous l'avons vu précédemment, de récentes analyses (Capelli *et al.* 2006, p. 937, Capelli *et al.* 2009, p. 937-938) ont exclu la côte ligure des aires de production, et propose maintenant le Midi de la France, l'Espagne nord-orientale ou encore le secteur égéo-anatolien occidental, bien que cette dernière proposition paraisse peu probable.

3.2. Les céramiques à pâte rouge glaçurée d'origine présumée ou indéterminée

Les récipients regroupés ici proviennent certainement d'horizons divers. C'est du moins ce que suggère la diversité de leurs pâtes toujours rouges et de leur formes, bien qu'ils soient tous revêtus d'une glaçure plombifère mais chacun à des degrés divers, passant de la simple goutte jusqu'au recouvrement uniforme des deux faces.

Certains marquent le prolongement, dans le XIII^e s., d'importations déjà présentes au siècle précédent, à l'image du fragment de forme fermée recouvert d'une glaçure teintée au manganèse qui lui confère un aspect de peau d'aubergine (**fig. 62, n°5**). Celui-ci rejoint une précédente série attribuée à l'aire byzantine (cf. *supra* ch. 2 § 2.2.4.). Avec le bord de pot à panse globulaire rainurée et lèvres étirées (**fig. 62, n°3**) et le fragment de « marmite » à anse horizontale (**fig. 62, n°9**), il témoigne de la continuité des rapports commerciaux entre Marseille et cette région au début du XIII^e s. et, par là-même, que les relations avec le Levant ne s'arrêtent pas brutalement à la fin du XII^e s.

Un fragment de petit pot et une anse de pichet (**fig. 62, n°6, 8**), tous deux à couverte miel (*melado*), attestent également du suivi des rapports avec l'Espagne du Sud en ce début de siècle (cf. *supra* ch. 2 § 2.1.3.).

Le fragment de pichet découvert place Villeneuve-Bargemon (**fig. 62, n°4**) pourrait trouver un rapprochement avec deux coupelles de lampes et un fond de pichet (**fig. 34, n°4-6**) trouvés au même endroit dans des contextes du XII^e s.

L'origine d'un certain nombre d'objets demeure cependant énigmatique : un bord de marmite ou de pot en pâte rouge grossière (**fig. 62, n°1**), un autre bord de pot à pâte rouge kaolinique qui pourrait éventuellement être de production régionale (**fig. 62, n°2**) et une anse à ergot, en boudin et parsemée de perforations circulaires (**fig. 62, n°7**) en pâte rouge siliceuse.

4. L'opulent quartier canonial de la Major ? Un exemple de l'approvisionnement en céramiques aux XII^e et XIII^e s. (C. Richarté)

La mise en perspective des données céramiques recueillies lors des fouilles du Tunnel de la Major a permis d'ébaucher une image de la consommation et de proposer une répartition des entrées et des « parts de marché » dans l'approvisionnement de ce quartier de Marseille aux XII^e et XIII^e s. (Richarté 2004, p. 175-186). L'étude de ce matériel, qui s'avère très diversifié, permet non seulement de préciser des origines de productions, mais également de définir de larges aires d'influence. Nous proposerons ici une vision centrée sur ce seul espace urbain, au sein du quartier canonial.

Les assemblages céramiques caractéristiques des séquences stratigraphiques du XII^e s. et *a fortiori* au XIII^e s., sont radicalement marqués par un phénomène de diversification. On observe en effet un changement de la composition du vaisselier remarquable à la fois par un début de panachage, avec l'introduction graduelle de terres vernissées (14 %) qui tranchent avec le mobilier

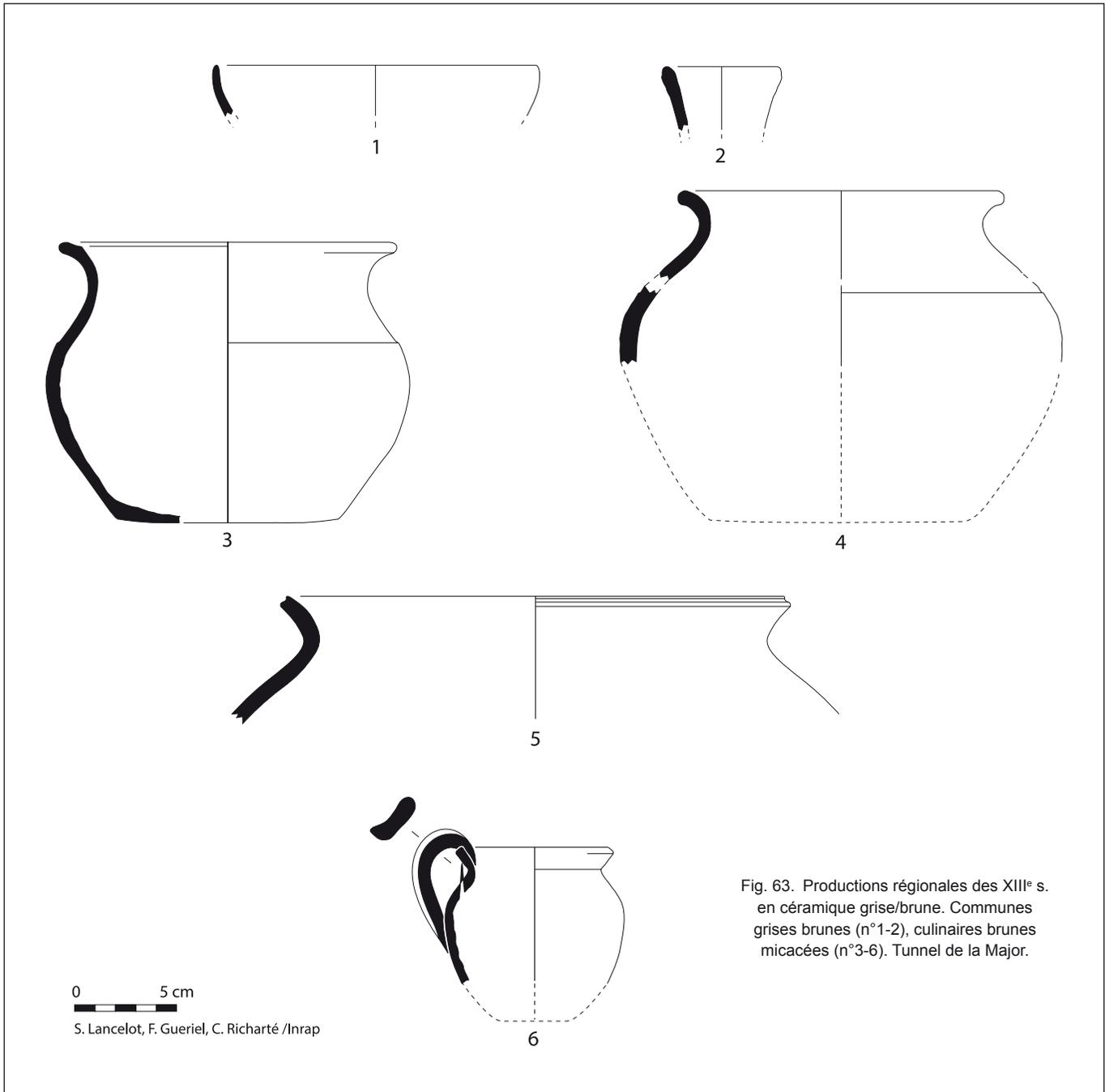


Fig. 63. Productions régionales des XIII^e s. en céramique grise/brune. Communes grises brunes (n°1-2), culinaires brunes micacées (n°3-6). Tunnel de la Major.

gris ordinairement en usage (86 %), et par une diversification du corpus avec l'arrivée de nouvelles pièces, notamment ouvertes, puis ornées. La vaisselle vernissée, plus spécialement apparentée au service à verser, en pâte rouge ou claire et à vernis brun, vert ou même transparent devient en effet très présente. Par la suite, des majoliques à couvertes opacifiées (engobe et émail) et décors d'oxydes peints s'insèrent progressivement dans ce vaisselier médiéval et enrichissent considérablement un répertoire typologique jusque-là presque essentiellement composé de récipients à usage culinaires.

4.1. L'omniprésence des récipients régionaux

On retrouve au cours des XII^e et XIII^e s. sur le site la prégnance de la tradition régionale parmi les productions « consommées », avec une forte proportion⁸ de

⁸ Pour le XII^e s., le groupe des céramiques communes en pâte grise représente environ 50 % de la masse des pots à feu et les vases en pâte brune 20 %. Au XIII^e s., la tendance s'inverse, les récipients gris se réduisent à 15 % tandis que les pièces à pâte brune explosent avec 50 % du total des culinaires.

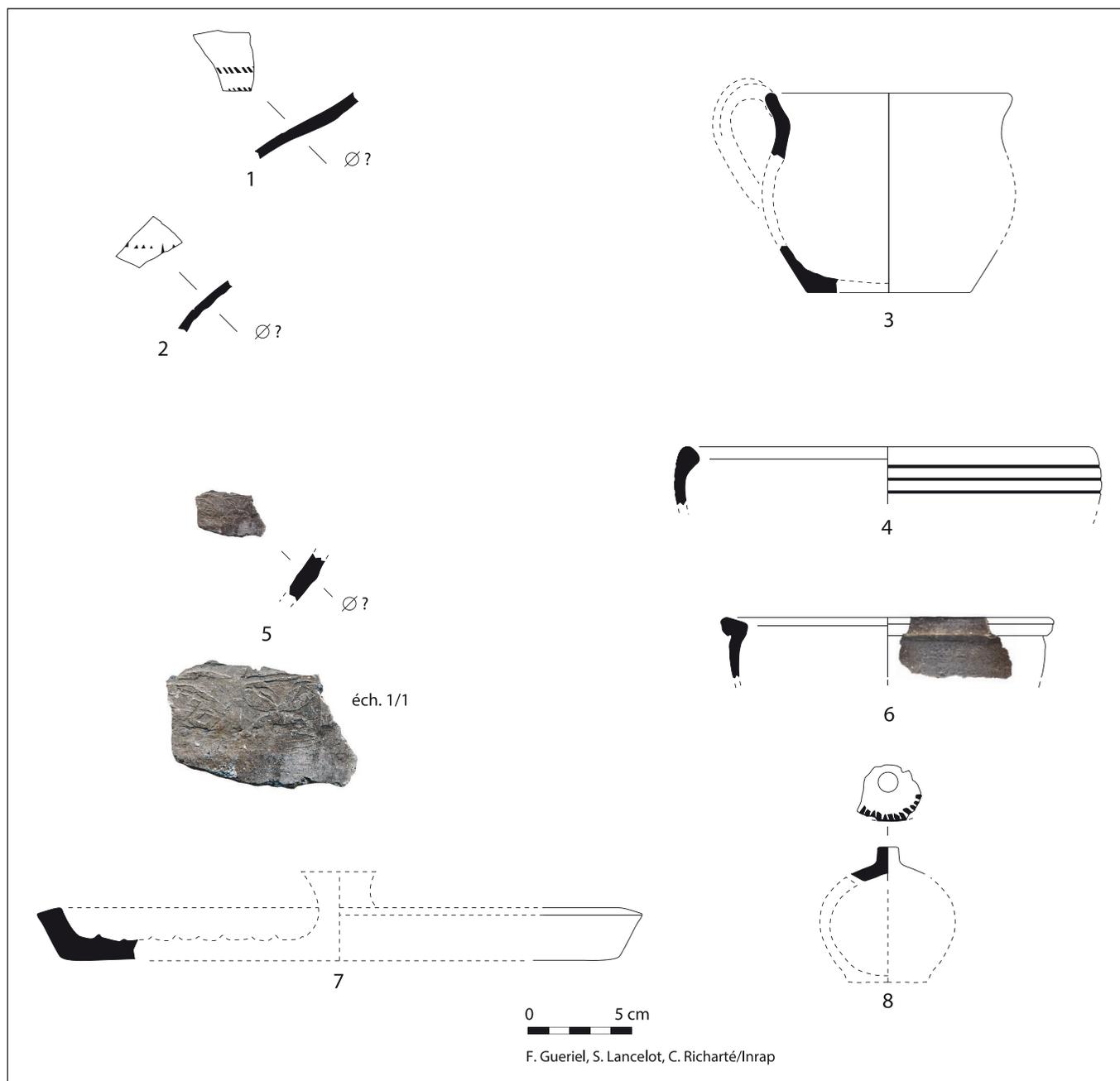


Fig. 64. Céramiques communes grises régionales du XIII^e s., micacées (n°1-4) et varoises (atelier d'Ollières) (n°5-8). Tunnel de la Major.

réipients culinaires en pâte réfractaire (**fig. 63**), obtenus en atmosphère réductrice et venant d'officines locales et régionales (56 % de l'ensemble). Ces céramiques grises, comme pour les phases précédentes, sont issues de plusieurs ateliers que des analyses géochimiques permettent nettement de distinguer. Deux centres potiers ont, à ce jour, des productions bien individualisées. Ce sont d'une part, des officines varoises localisées dans le bassin d'Ollières fabriquant des réipients kaolinitiques (**fig. 64**), et d'autre part, celles situées dans le massif de l'Etoile, autour du *castrum* de Mimet (Pelletier, Vallauri

1992) qui réalisent des pots à cuire et couvercles dans des argiles micacées (**fig. 65**, n°4-6). Ces catégories possèdent un répertoire constitué de formes fermées, pots à stocker, mesures et des ustensiles allant au feu : *ollae*, pégaus, marmites ainsi que quelques formes plus rares (**fig. 63**, n°3-4). Ce large groupe technique est complété par des productions, obtenues en post-cuisson oxydante, rassemblant de grands vaisseaux brun-rougeâtres. Certains d'entre eux, totalement rouges et originaires du Languedoc (Leenhardt *et al.* 1995, p. 34-35), restent définis par un répertoire fermé et un traitement de surface

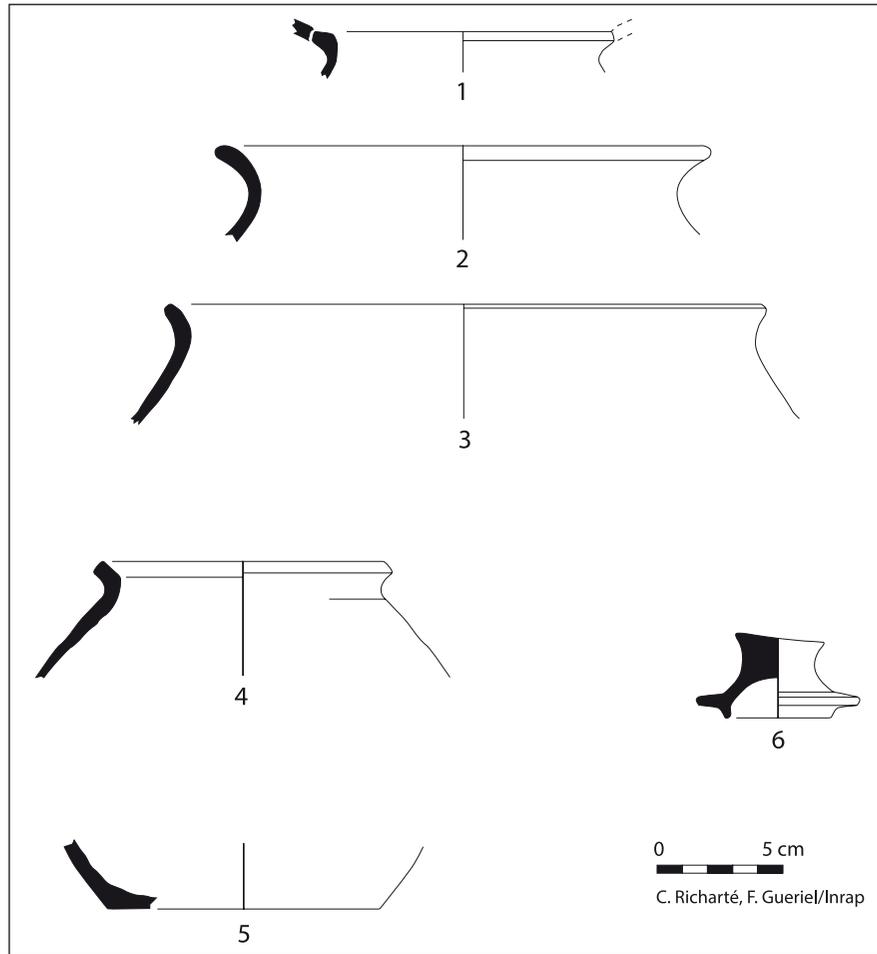


Fig. 65. Productions régionales du XII^e s. Pots en pâte brune micacée (n°1-3), vases et couvercle en pâte grise micacée (n°4-6). Tunnel de la Major.

polie, *espátulata* (fig. 17, n°1). À cette catégorie s'ajoute une série de pots, sans revêtement et micacés, qui font leur apparition dans le courant du XII^e s. (fig. 65, n°1-3), et perdurent jusqu'à la fin du XIII^e s. (fig. 63, n°5-6) voire le début du siècle suivant (Richarté 2001, p. 140-142 fig. 178 et 179 ; Gantès, Moliner 1990, p. 55-56). Ils possèdent une pâte grossière à inclusions minérales. Leur couleur n'est pas homogène (brun-gris à orangé) et leur façonnage est mixte : tournés et retouchés au tour lent. Observés dans les niveaux à partir du XII^e s., ces objets sont de taille moyenne à grande, principalement fermés : vases à verser, parfois à bec pincé et pots à cuire occasionnellement munis d'une anse (fig. 63, n°5-6). L'origine de la production n'est pas formellement définie, Provence orientale, région varoise, vallée de l'Argens ou encore massif des Maures (Pelletier 1997, p. 68) peuvent être pressentis. Également bien diffusés en Languedoc, ces pots se retrouvent dans la cité d'Arles (Leenhardt *et al.* 1996, p. 107), de même qu'à Aix-en-Provence (Richarté 2009, p. 109-134).

4.1.1. L'apparition d'ustensiles culinaires glaçurés régionaux

À la fin du XII^e et le début du XIII^e s., on observe l'entrée dans les foyers d'un petit nombre de récipients en pâte claire kaolinitique revêtue d'une glaçure maigre au plomb. Ils proviendraient en grande partie de la région d'Uzès, mais peut-être pas exclusivement, car les ateliers du sud Ventoux dont ceux de Bédoin ont fourni des produits similaires (Richarté *et al.* 2010). Le groupe est alors caractérisé par une certaine finesse des parois et l'aspect moucheté des glaçures habituellement vertes. Le répertoire se limite à des formes de marmites (fig. 66, n°1-2). Ce n'est qu'au tournant du XIII^e s. que la production explose et se diversifie avec la déclinaison de modules de marmites, de jattes et de gargoulettes. Cet assemblage, d'un usage extrêmement courant, se retrouve sur la plupart des tables provençales à partir du milieu du XIII^e s. : à Marseille, aux bourgs des Olliers et Sainte-Catherine (Richarté 2001, p. 144-145) ainsi

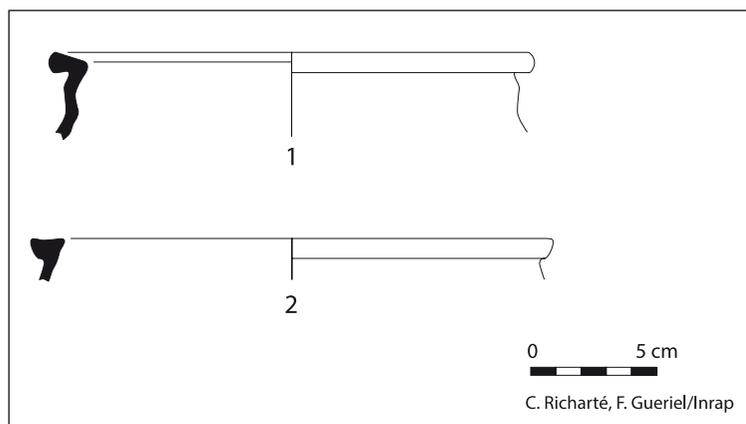


Fig. 66. Productions régionales en pâte claire glaçurées (Uzège ?) du XIII^e s. Tunnel de la Major.

qu'à Aix-en-Provence, rue des Magnans et au couvent des Dominicaines de Notre-Dame de Nazareth (Richarté 2009, p. 113-117). La diffusion continue de s'amplifier durant tout le siècle. Cette mutation dans les apports confirme une ouverture sur des marchés commerciaux plus élargis, et traduit non seulement une transformation dans les régimes et les normes diététiques, mais induit d'autres pratiques dans le domaine des arts de la table et jusque dans les modes de cuisson et de conservation des denrées (Alexandre-Bidon 2005, p. 147).

4.1.2. Les officines diversifient et spécialisent leurs productions

De nombreux contextes, fouillés aux abords de la Major et plus largement dans la cité, ont livré de la céramique de production locale. L'innovation apportée par l'atelier marseillais du bourg des Olliers, actif dès 1186, concerne à la fois technique de fabrication et renouvellement du répertoire proposé (Marchesi, Vallauri 1997, p. 107). Les vaisselles calcaires non glaçurées sont réintroduites : elles avaient disparu à la fin de l'Antiquité. Désormais plutôt dévolues au stockage, elles réapparaissent dans une ambiance générale très largement influencée par le sud de l'Espagne. Pots, coupes (*ataifores*), coupelles (*cuencos*), couvercles coniques et creux (Vallauri 1997, p. 252, fig. 218-1), vases à liquide (aquamaniles), cuiviers et bassins (*lebrillos* et *alcadafes*) de différents types (fig. 67, n°1-2) sont prisés et produits avec/ou sans glaçure durant les premiers temps de l'officine. Il en va de même pour la bouteille piri-forme à goulot bagué (fig. 67 n°3) ; ce conteneur, sorti de cet atelier (Vallauri 1997, p. 254, fig. 219-6) évoque *redomas* et *limetas* présentes dans les cuisines ou sur les tables orientales, notamment illustrées sur le site califal ibérique de Madinat al-Zahra (Vallejo-Triano, Escudero-Aranda 1998, p. 149, fig. 2). Ces objets sont donc très largement inspirés du répertoire arabo-andalou (Rosselo-Bordoy 1978, p. 44).

Quant aux vaisselles glaçurées, comme les coupes à marli redressé et les écuelles, elles ne font leur pleine apparition dans la cité qu'à la fin du XIII^e s., période où l'on note une montée en puissance de la production et où l'on perçoit un engouement particulier pour les pièces portant un décor vert et brun (fig. 68, n°1).

Les potiers de Marseille ont également produit des récipients en terre vernissée destinés au feu qui semblent moins bien représentés dans les niveaux de la Major. Ces ustensiles en pâtes rouges, parcimonieusement vernis, regroupent principalement des vases culinaires, marmites, pots et jattes (Leenhardt 1997, p. 198-201, fig. 172-173). Les premières sont à col haut et portent une rainure sur l'épaule et une glaçure interne au plomb (fig. 68, n°2, 4). Les jattes, au profil caréné et bord anguleux (fig. 68, n°5), semblent réalisées à l'imitation de pièces importées et désignées comme pseudo ligures (fig. 69).

À partir du XIII^e s., des objets indéniablement inscrits dans la tradition islamique sont fabriqués sur place. Ces réalisations « typées » que l'on trouve dans de nombreux sites de consommation, non seulement *intra muros*, mais également à l'intérieur des terres, témoignent d'une destination au plus grand nombre, et pas simplement de commandes spécialisées réservées à un groupe de population. Les modèles fournis par les potiers *andalusí*, montre un goût pour les vaisselles et pièces décoratives d'apparat, et jusque dans les objets plus usuels, plats, coupes, écuelles, aiguières et gobelets ainsi que dans les carreaux de céramique architecturale (zelliges) utilisés dans le décor des maisons marseillaises (Richarté 2001, p. 148 fig. 186-4 ; le Vert et le Brun 1995, p. 212). Là encore, on en devine l'empreinte culturelle et esthétique. Les pièces et vaisselles de ce nouveau corpus sont remarquables par l'utilisation de la couleur et le recours à un répertoire décoratif original, adapté à toutes les formes et à tous les supports, où dominent motifs géométriques, végétaux, et plus rarement figuratifs.

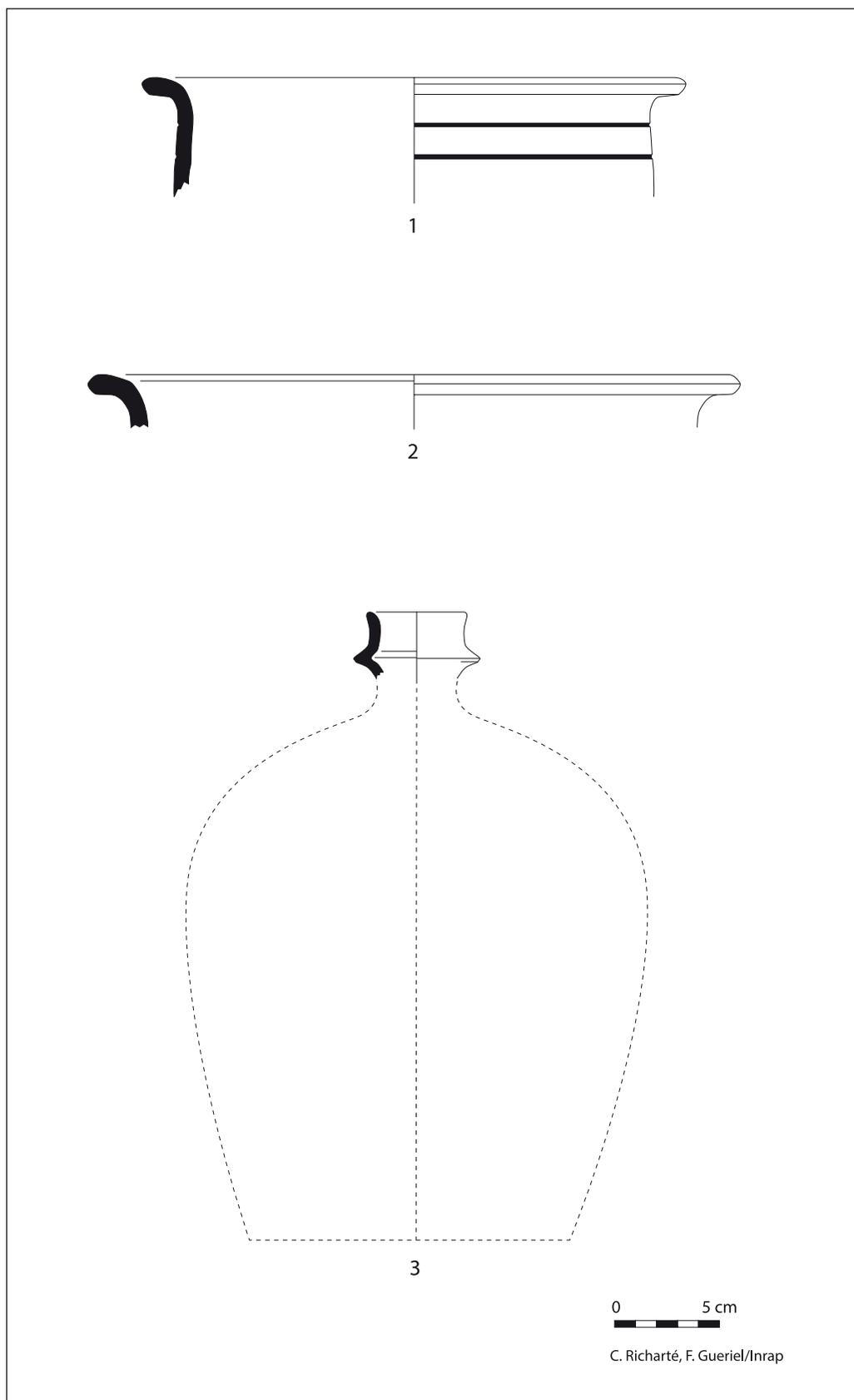


Fig. 67. Production régionale en pâte calcaire sans revêtement (atelier de Marseille) dans le courant du XII^e s. et le XIII^e s. Tunnel de la Major.

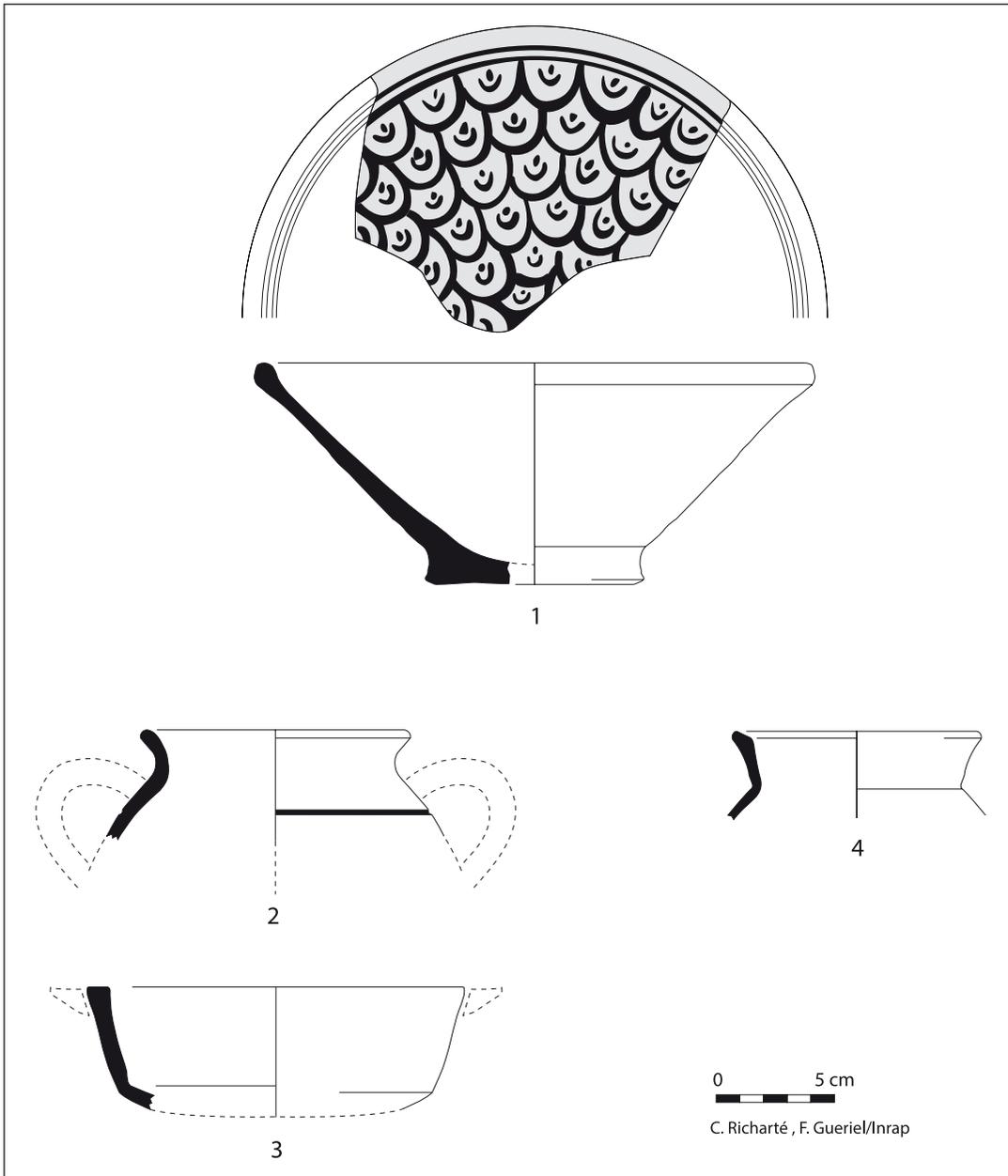


Fig. 68. Productions régionales des ateliers de Marseille au XIII^e s. Coupe à décor manganèse sur émail stannifère (n°1), céramiques à pâte rouge glaçurée (n°2-4). Tunnel de la Major.

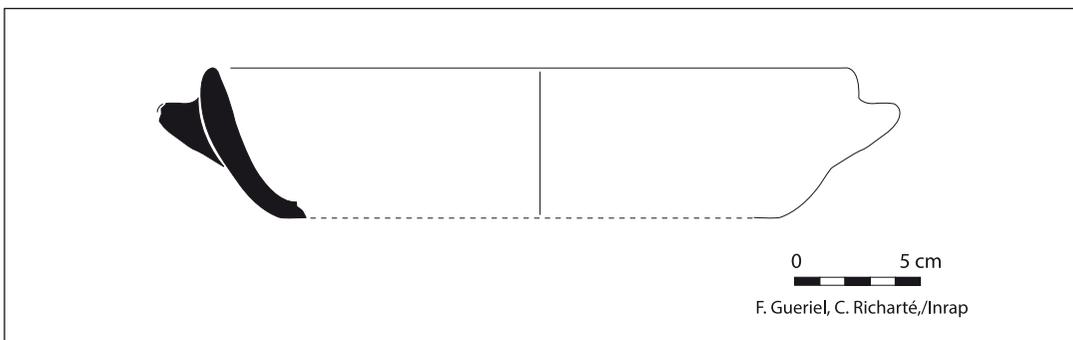


Fig. 69. Marmite modelée à pâte rouge et glaçure transparente (pseudo-figuré) des XII^e et XIII^e s. Tunnel de la Major.

4.2. La vaisselle et les vases importés d'*al-Andalus* à l'Orient

Au côté des productions locales et régionales ci-dessus évoquées, un certain nombre de récipients provient des rivages méditerranéens plus ou moins proches où domine la culture islamique.

4.2.1. *Al-Andalus*

L'innovation de ce tournant de siècle est l'essor de nouvelles techniques de fabrication (technique de cuisson élaborée – four à barres – et généralisation des glaçures opacifiées à l'étain), lié à des procédés décoratifs et à des fonctions assurées par des produits « exotiques », plus prestigieux du simple fait qu'ils sont des articles importés. Ces objets étaient acheminés depuis l'Espagne qui devient pour la période, un important centre de fabrication et de diffusion de céramiques et surtout de faïences.

Ces apports restent continus dans la ville de Marseille quelles que soient les phases abordées ; cela sans doute en raison du jeu des alliances politico-commerciales. La cité est incontestablement liée aux puissances italiennes (Gênes et Pise) – elles-mêmes en lien avec les comptoirs du sud de l'Espagne. De plus, elle occupe géographiquement une place centrale entre l'Italie et l'Espagne, et de ce fait, est irriguée en flux réduits, mais néanmoins constants, de produits ibériques.

L'Espagne commercialise des objets émaillés polychromes, présents sur le site, dont les techniques de fabrication sont ingénieuses et variées : produits à décor peint, estampé, incisé et montrant une certaine unité stylistique notamment dans l'intérêt porté au foisonnement décoratif et aux éléments orientalisants.

Le vaisselier de l'habitat comprend quelques fragments de grande coupe à carène haute, de type d'*ataifores*, sur pied annulaire, revêtues d'un épais vernis cuivreux interne (**fig. 71, n°1**). Elles sont pourvues d'un décor d'estampilles de rosettes, palmettes ou motifs cordiformes posées sous glaçure, en général au centre de la pièce, en registre concentrique comme sur les fragments retrouvés au Fort Saint-Jean (**fig. 71, n°2-3**). Au revers, ces coupes portent une glaçure verdâtre particulièrement maigre. Actuellement bien repérées à Marseille (Richarté 2001, p. 151, fig. 188-2 ; Fixot, Pelletier 2004, p. 116 ; Parent 2005, p. 862, fig. 17 n°1-2), elles sont fréquentes dans les séquences du XII^e et du XIII^e s. (Capelli *et al.* 2009, p. 942), de même que des pichets cannelés à glaçure verte (Capelli *et al.* 2009, p. 941, fig. 5). Cet ensemble habituel des contextes tardifs d'*al-Andalus* (Zozaya 1981, p. 266-267 ; Aguado 1986, p. 130 ; Martinez, Mantanzas 1991, p. 282),

trouve, bien entendu, son origine en Espagne méridionale (Capelli *et al.* 2009, p. 942, fig. 6 et p. 943-944).

Les vases à liquide à décor de *cuerda seca* partielle, utilisant une technique d'émail cloisonné, ont été faiblement introduits à la Major et, plus encore généralement en Provence. Ces objets viennent également aussi des ateliers hispaniques et du Portugal (Delery 2006). La juxtaposition de plusieurs glaçures colorées séparées par un trait noir de manganèse, comme on le voit sur le fragment d'un vase à liquide (**fig. 71, n°6**), obéit à un savoir-faire apparu au IX^e s. en Iran, puis diffusé en Espagne (Delery, Gomez-Martinez 2006). Plusieurs glaçures colorées sont ainsi employées sans se mêler dans le décor. En effet, on isole les émaux par un trait au préalable gravé, et cernés à l'aide d'un corps gras. Ce procédé est utilisé très tôt, au X^e s., dans l'Espagne musulmane.

Les *jarritas esgrafiadas* ou petites jarres à décor peint et incisé aux parois très fines, proviennent pareillement du sud de la péninsule se rattachent aux périodes almoravide et almohade. Cette catégorie, avait été mise en évidence à Marseille sur les sites de la place Général-de-Gaulle (**fig. 70, n°3-4**) et du bourg des Olliers dans des niveaux d'occupations datés des XIII^e et XIV^e s. (Richarté 2001, p. 162-163, fig. 206 ; Vallauri, Leenhardt 1997, p. 85), et figurent parmi les vaisselles d'importation consommées dans le quartier canonial.

C'est également une technique islamique ancienne, largement empruntée au traitement du métal, qui a inspiré cette ornementation. La profusion du décor évoque, en fait, le procédé de la niellure. Répartis en registres superposés, les motifs sont obtenus par jeux d'incisions sur un fond brun peint à l'oxyde de manganèse (**fig. 70, n°1-2**). Durant le XII^e et le XIII^e s., la ville de Murcia fut l'un des principaux centres producteurs de céramique *esgrafiada* sur manganèse (Navarro-Palazon 1993, p. 124).

Autres éléments importés et couramment retrouvés dans les niveaux marseillais et dans les habitations groupées autour de la Major sont les *tinajas* (Richarté 2001, p. 153, fig. 192, 194). Ces grandes jarres estampées toujours influencées par le modèle arabo-hispanique, proviennent d'*Ifriqiya* ou d'Espagne du Sud (**fig. 70, n°5-7**). Elles sont destinées à la conservation des liquides (huile, vin) et au stockage de l'eau, et sont exposées dans les cours des maisons andalouses (Navarro-Palazon 1991, p. 39). Elles portent un riche décor d'impressions, assez complexe, qui se développe soit sur la partie supérieure de la panse soit sur la totalité de la pièce. Ce décor structuré en registres horizontaux se compose de motifs épigraphiques cursifs prophylactiques (eulogies) et d'atauriques juxtaposés. Dans la plupart des cas, ces vases sont recouverts d'une glaçure monochrome, bleu turquoise mêlant plomb et cuivre, En Espagne, ces pièces

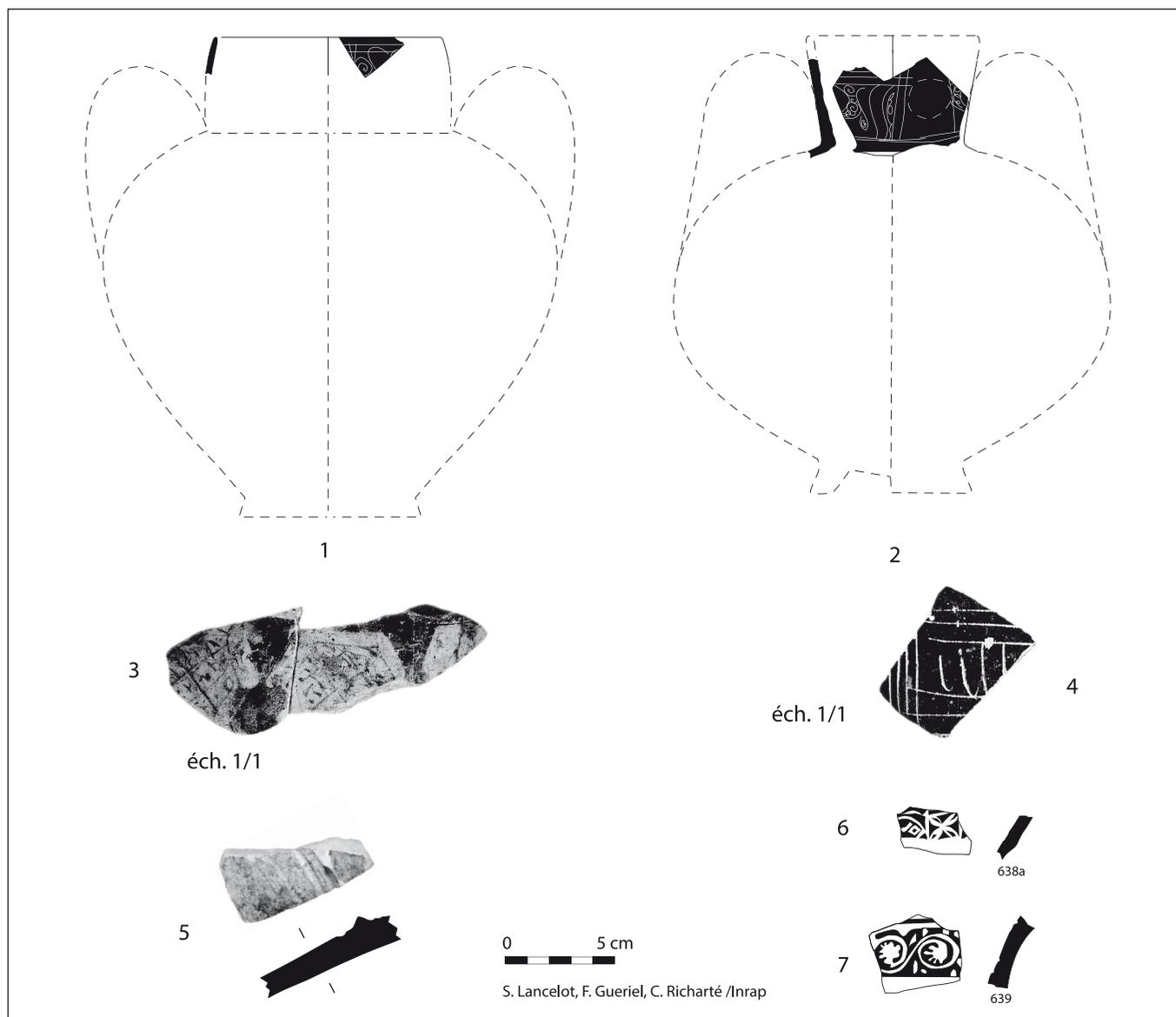


Fig. 70. Productions d'al-Andalus au XIII^e s. *Jarritas esgrafiadas* (n°1-2), *jarrita* peinte aux oxydes de fer (n°3), *jarrita esgrafiada* (n°4), jarre estampée sous glaçure verte opacifiée (n°5), jarres estampées sur pâte crue (n°6-7). 1-2, 5-7 : Tunnel de la Major ; 3-4 : place Général-de-Gaulle (Bouiron 2001, fig. 206).

sont attestées dès le X^e s. (Thiriot 1991, p. 290). Dans les contextes provençaux, souvent rattachées aux ensembles de la fin du XII^e s., elles sont présentes jusqu'à la fin XIV^e s. (Richarté 1994, p. 318, vol. 2, fig. 131 ; Vallauri 1997, p. 83).

Participant toujours à cette ambiance délibérément arabo-andalouse, quelques pièces utilitaires plus modestes, *jarra*, *jarón* et *lebrillo* (fig. 73, n°1-7), portent souvent des bandes peintes à l'oxyde de fer ou un décor d'impressions sommaires appliqués sur pâte crue (fig. 73, n°6-7).

Enfin, les vaisselles à décor bleu et/ou reflet métallique regroupent de rares fragments de coupes aux

parois effilées portant d'exubérants décors peints au cobalt avec parfois des motifs de remplissage tracés au lustre métallique, mais qui ne sont que rarement conservés. La création de la couleur métallique est encore, à l'origine, une technique irakienne diffusée dans le bassin méditerranéen avec l'expansion islamique et jusqu'en Espagne (Miroudot 2008, p. 15). Ces productions lustrées seraient peut-être apparues avant le XII^e s. en Andalousie, notamment dans les centres d'Almeria, Murcia et de Málaga (Delery 2008, p. 74), puis la technique se serait transmise aux officines de la région de Valence à partir du XIII^e s., et jusqu'au XVII^e s.

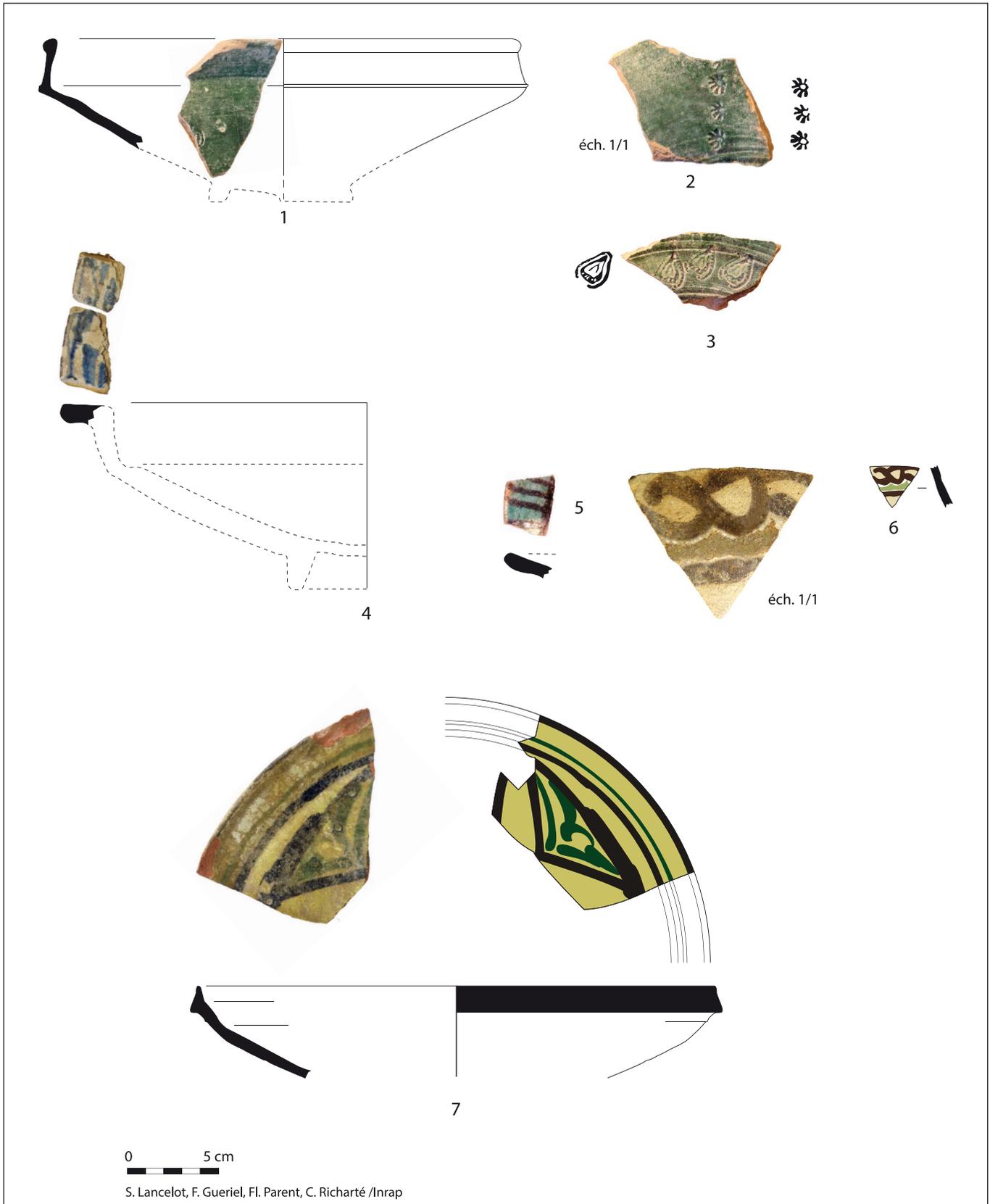


Fig. 71. Vaisselles de tradition arabo-andalouse du XII^e s. Céramiques à pâte claire et glaçure verte *al-Andalus* (n°1-3, Capelli *et al.* 2006, tav. 2), céramiques islamiques (n°4-5), décor *a cuerda seca* (n°6), céramique islamique à décor d'oxydes de cuivre, antimoine et manganèse (n°7).
1-3 : fort Saint-Jean ; 4-7 : Tunnel de la Major.



Fig. 72. Margelles de puits en terre cuite du XII^e s. Maison cordouane (n°1, cl. Ph. Vesco) ; musée de Tlemcen, Algérie (n°2, cl. Medcherif Abada/ Qantara) ; musée ethnographique Tétouan, Maroc (n°3, cl. Ph. Maillard/Qantara) ; proposition de restitution de l'exemplaire marseillais (n°4, Tunnel de la Major).

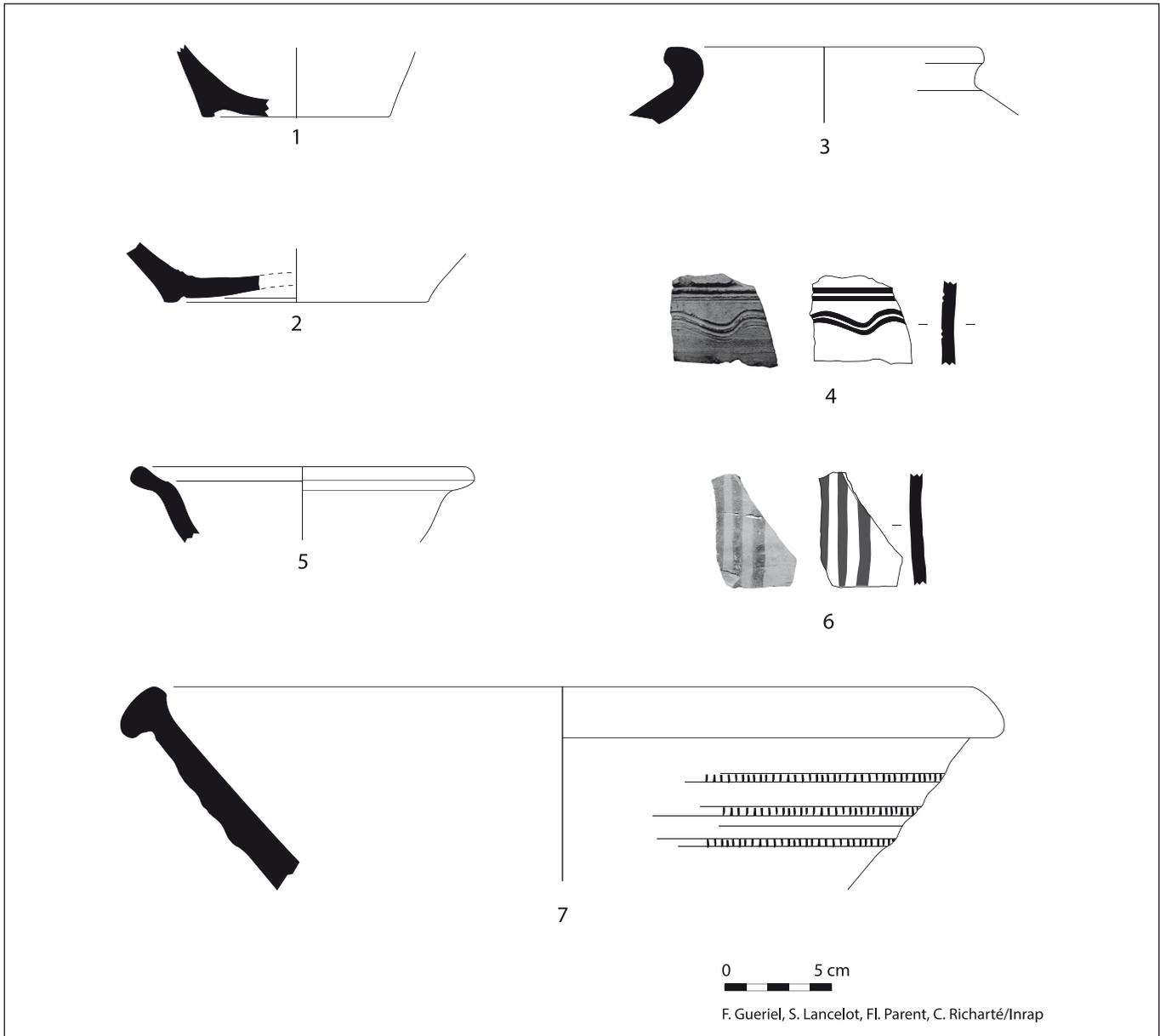


Fig. 73. Productions de tradition arabo-andalouse du XII^e s. Jarres à stocker en pâte claire sans revêtement (n°1-4), céramique blanchie au sel d'Afrique du nord (n°5), jarre à décor peint aux oxydes de fer (n°6), lebrillo non glaçuré (n°7). Tunnel de la Major.

4.2.2. Un exemple de terre cuite architecturale

Une pièce découverte sur le site figure également parmi les formes remarquables répertoriées en Provence. Il s'agit d'un épais fragment en terre cuite sans revêtement portant un décor grossièrement estampé d'arcs brisés et de remplissage d'ocelles (**fig. 72**). Le tracé régulateur, retouché à la pointe sèche, semble s'organiser en plusieurs panneaux. Sa morphologie, à pans coupés avec sans doute un corps cylindrique d'un diamètre d'environ 60 cm, le rattache aux margelles de puits en terre cuite. De tels éléments, parfois recouverts de glaçure ou d'un

décor de *cuerda seca* , se trouvaient également dans les patios des maisons d'*al-Andalus* ainsi que dans les jardins et cloîtres de fondations religieuses. Les margelles facilitaient le puisage de l'eau et leur usage a été transmis du monde arabe à la Provence *via* l'Espagne chrétienne. C'est dans les cours des abbayes et notamment dans le couvent aixois de Notre-Dame de Nazareth (Richarté 2009), qu'ont été également découverts des fragments similaires, estampés et glaçurés. Cependant, les pièces les plus complètes sont exposées en Andalousie, au musée archéologique de Córdoba et en Algérie, au musée de Tlemcen (**fig. 72, n°1-3**).

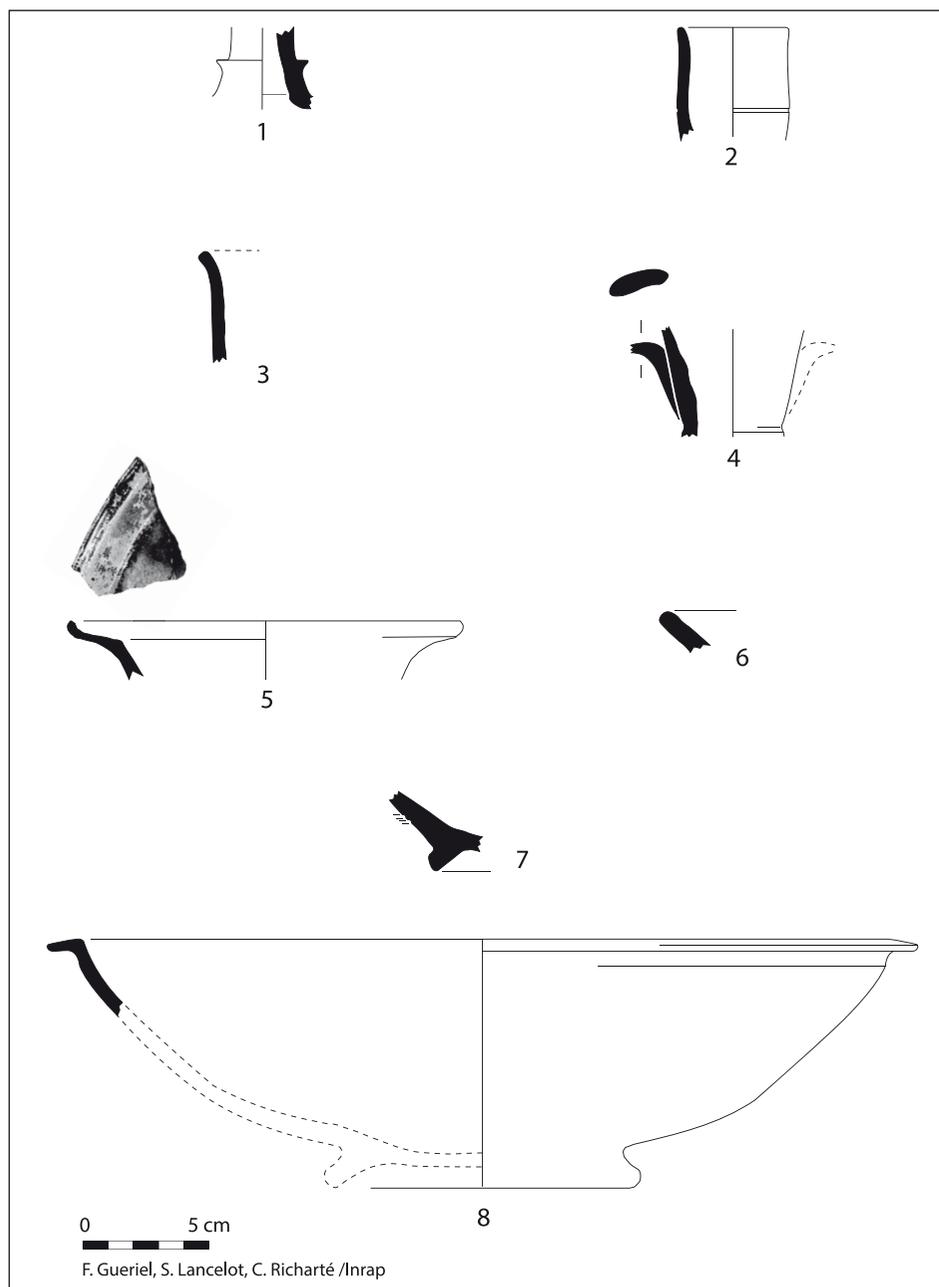


Fig. 74. Céramiques glaçurées siculo-maghrébines des XII^e (n°1-4) et XIII^e s. (n°6-8). Vases à liquide (n°1-4), coupes et coupelles (n°5-8). Tunnel de la Major.

4.2.3. Les céramiques siculo-maghrébines et proto-majoliques d'Italie du Sud

Les céramiques à pâte claire opacifiée à l'étain et/ou au cuivre, fréquentes en Provence, sont particulièrement bien représentées à Marseille. Elles regroupent des plats à marli (fig. 74, n°5-8 et fig. 25, n°4) et des vases à liquide de style nettement oriental (fig. 74, n°1-4). La couverte est épaisse, d'un vert émeraude très soutenu, et rappelle les céramiques du sud de l'Espagne. Le vernis couvre les deux faces de la pièce (fig. 74, n°5). Les coupes, assez fines, portent en général un pied annulaire. Certains de ces produits ont été analysés et les résultats

les font apparaître dans le groupe des céramiques provenant de l'aire siculo-tunisienne (Capelli *et al.* 2009, p. 944, fig. 88).

La catégorie des proto majoliques regroupe des vases dont les techniques d'élaboration sont communes à l'Italie centrale, méridionale, à la Sicile et au Maghreb. Le procédé de fabrication est spécifique, la pâte est calcaire, jaunâtre à revêtement polychrome : bleu/brun, c'est-à-dire cobalt/manganèse (fig. 71, n°4-5) ou bien vert/brun/jaune, cuivre/manganèse/fer (fig. 71, n°7). Ce sont essentiellement des fragments de coupes à marli et de cruches qui sont présents dans nos niveaux du XIII^e s. (fig. 75, n°1).

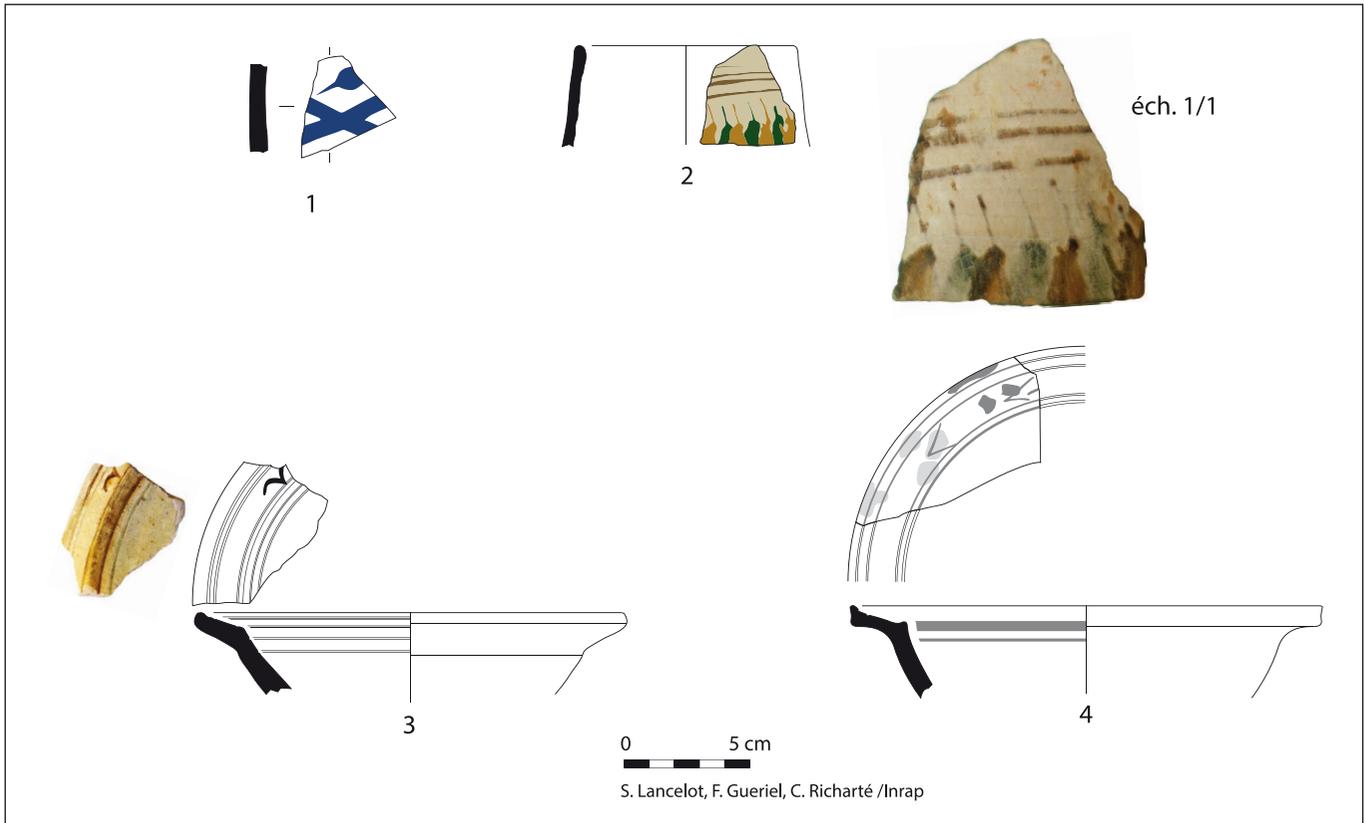


Fig. 75. Productions italiques des XII^e et XIII^e s. Majolique italique à décor bleu et brun (n°1), majolique du Latium (n°2), sgraffito tyrrhénien (n°3-4). Tunnel de la Major.

Quelques majoliques venant du Latium (**fig. 75, n°2**) sont représentées par des fragments de vases fermés à décor vert, jaune et brun sur émail stannifère (Moliner 1990, p. 200-217 ; Richarté 2001, p. 153, fig. 196-2 ; Ricci 2010, p. 47-49). Les vaiselles décorées *cobalto e manganese* opacifiées à l'étain constituent avec des fragments siciliens, de la région de Gela, et ornés d'un décor bleu, vert, jaune et brun sur émail stannifère, l'essentiel des importations du sud de l'Italie (Ragona 1995, p. 32-33, fig. 36-39).

4.2.4. Les vases précieux du Proche-Orient

Quelques pièces particulièrement luxueuses importées du Moyen-Orient faisaient partie des éléments retrouvés parcimonieusement sur les sites marseillais, parmi lesquels figure un exemplaire sur celui du Tunnel de la Major. Il s'agit d'un fragment d'*albarello* en pâte siliceuse blanche, mêlant sable et quartz, portant un décor peint au noir de manganèse sous glaçure alcaline bleue (**fig. 76**). Ce petit vase syrien, rare et précieux, provient de la région de Raqqa (cf. Thiriot 1991). C'est l'exemple d'une technique d'élaboration originale utilisée dans l'empire musulman du IX^e au XVIII^e s.

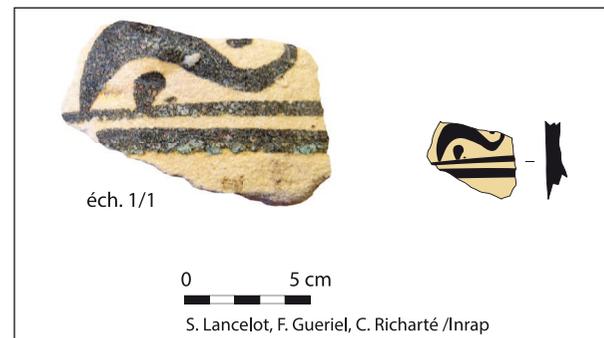


Fig. 76. Production proche orientale à glaçure alcaline du XIII^e s. Tunnel de la Major.

4.3. Les productions de l'aire byzantine

Une autre aire culturelle pèse d'un poids certain sur le commerce et sur le choix des consommateurs de céramiques, c'est le monde byzantin. En effet, bon nombre de céramiques sont issues des rives orientales de la Méditerranée. Les productions possèdent des pâtes claires ou rouges, souvent bien cuites et dures, à grains de quartz, points de chaux, chamotte et écailles de mica doré. Certaines sont caractérisées par l'emploi d'un

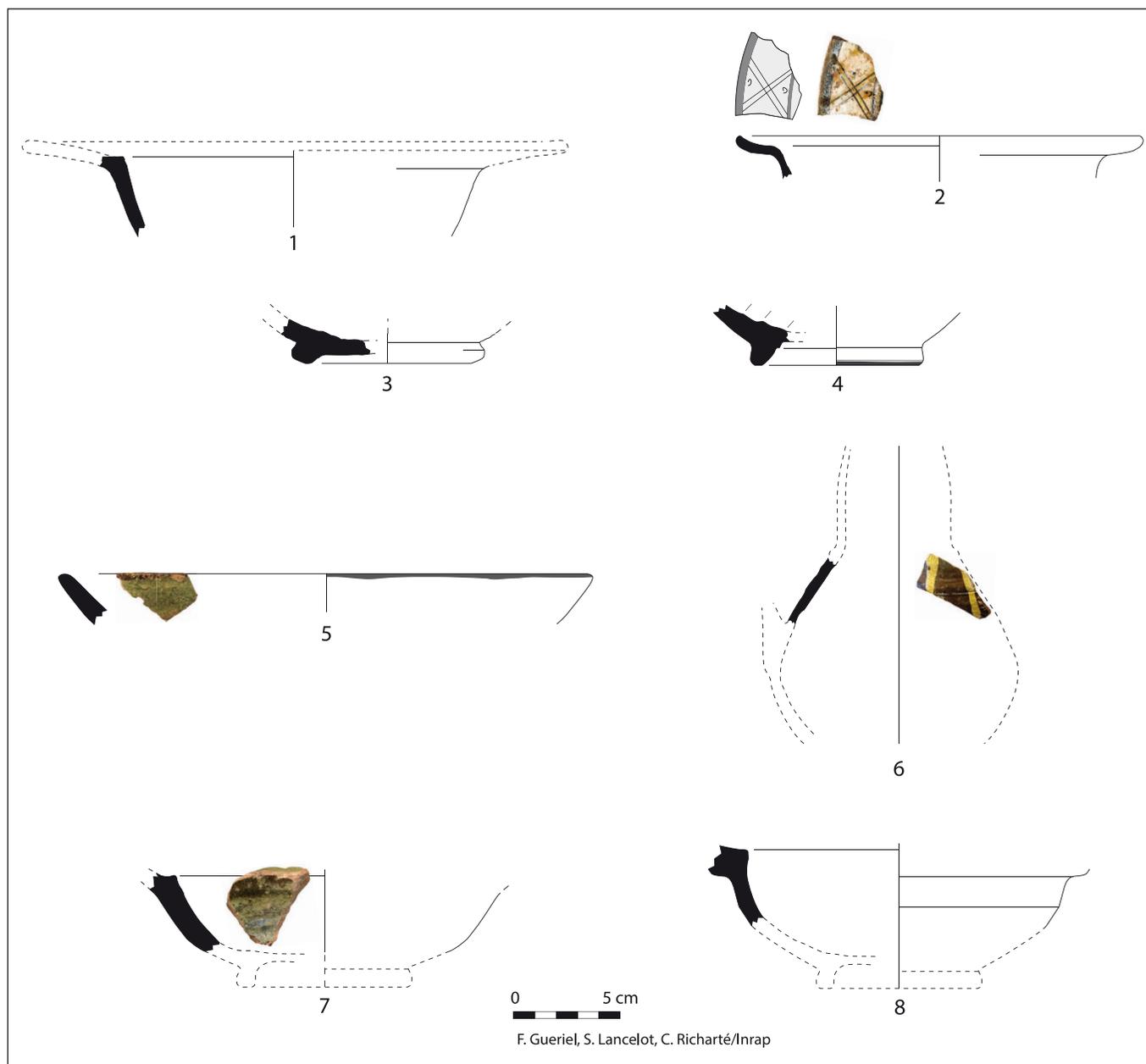


Fig. 77. Productions de l'ère byzantine des XII^e (n°1-4) et XIII^e s. (n°5-8). Pâte claire engobée sous glaçure (*Aegean Ware*) (n°1), céramique incisée de Méditerranée orientale (n°2), pâte rouge engobée sous glaçure (n°3-4), pâtes claires engobées sous glaçure (*Aegean Ware*) (n°5-6), production de Paphos (n°7), pâte rouge, engobe sous glaçure verte (n°8). Tunnel de la Major.

engobe sous couverte brillante et rassemble des vaiselles monochromes blanchâtres ou vertes ou portant un décor de coulures de taches brunes à l'extérieur des pièces (type *Aegean Ware*, *Splashed Ware* ou *Splashed Blobs of brown Colour* ; Démians d'Archimbaud *et al.* 2003, p. 147-48 ; Capelli *et al.* 2004, p. 191). Le corpus se compose surtout de coupes avec ou sans marli incurvé, à rehauts bruns soulignant sur les bords internes et externes des pièces (fig. 77, n°1, 5-6, 8, fig. 29, n°3 et fig. 31, n°1). À ce type de pièce, il faut rattacher un pied de forme annulaire (fig. 77, n°3-4). Des parallèles sont à

établir avec la cargaison de l'épave d'un navire échoué non loin de l'île de Kastellorizo (Bakirtzi 1999, p. 144).

Autre groupe appartenant à cette zone d'influence, celui de Lemba-Paphos, a été rarement mis en évidence en Provence (Démians d'Archimbaud *et al.* 2003, p. 149, fig. 10 n°2). Il correspond à des formes fermées spécifiques à décor engobé clair sur fond brun (fig. 77, n°6). Ce sont des pichets globulaires à col étroit qui renvoient aux officines situées sur la côte occidentale de l'île de Chypre. Cette production est illustrée sur le site par un vase, en tous points identique à celui

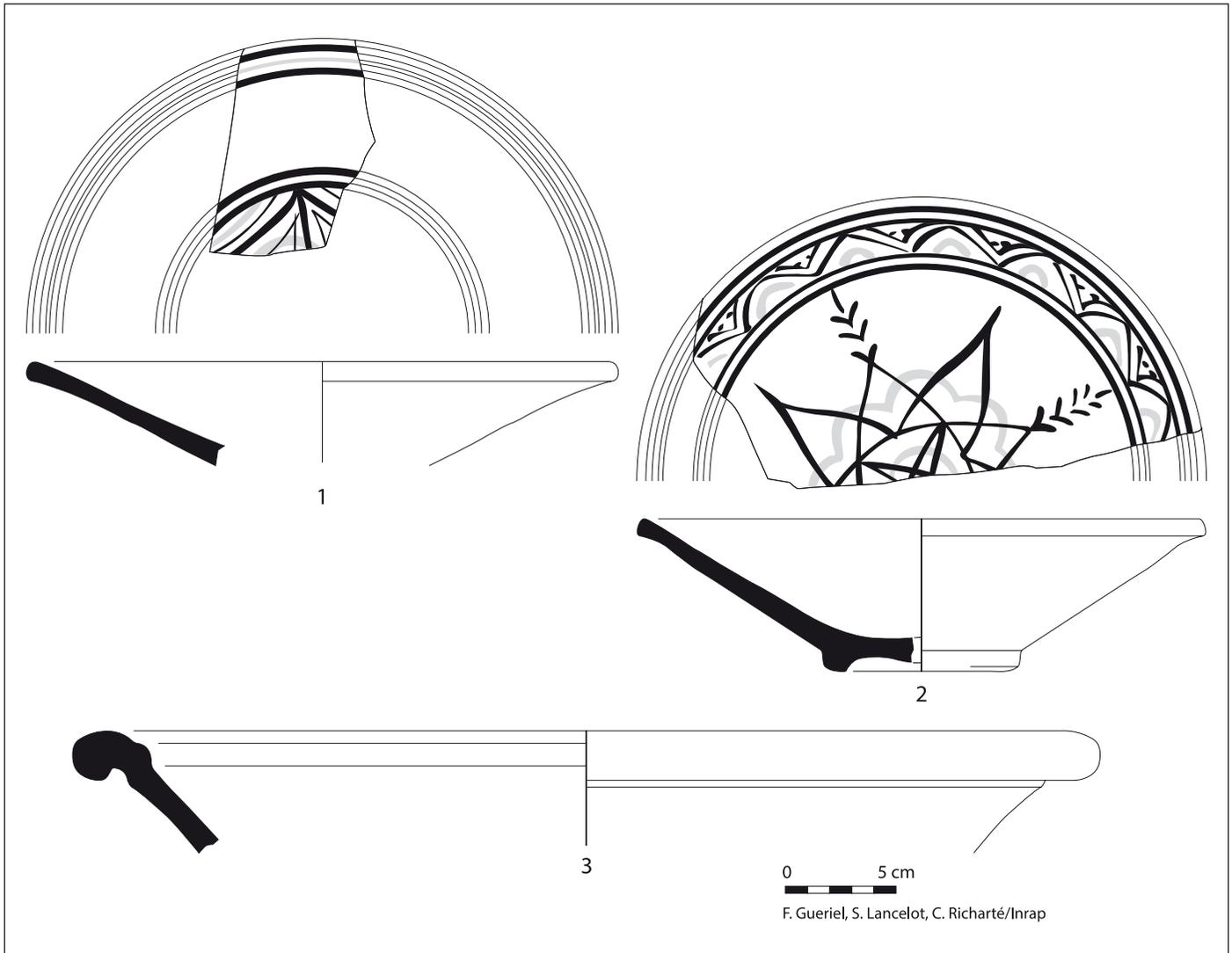


Fig. 78. Productions ibériques du XIII^e s. Faïences vertes et brunes catalanes (n°1-2), *lebrillo* ou bassin glaçuré catalan (n°3). Tunnel de la Major.

retrouvé sur la fouille de la place Général-de-Gaulle (Papanikola-Bakirtzi 1999, p. 62 ; Richarté 2001, p. 162, fig. 209).

Enfin, pour compléter le panorama des céramiques de Méditerranée orientale, il faut mentionner la présence remarquable de vaisselles engobées, à décor incisé sous glaçure. Ces sgraffitos byzantins correspondent principalement aux types *Zeuxippus Ware* (Popovic 1989, p. 122 ; Cabona 1986, p. 472-73, Papanikola-Bakirtzi 1999, p. 143-157) et *Saint Symeon Ware* (Capelli *et al.* 2004, p. 82 ; Richarté 2001, p. 162-63, fig. 208), ici représenté par des plats à marli, de diamètre d'une vingtaine de centimètres environ, revêtu d'une glaçure au plomb de très belle qualité. Le type *Zeuxippus Ware* porte un décor incisé de quadrillage pointé sur engobe (**fig. 77, n°2**). Ces objets font leur apparition à partir du XII^e s, notamment sur les sites portuaires.

4.4. Dans l'influence de la chrétienté occidentale

Dans le courant du XIII^e s., il semble que l'on change d'aire d'influence ; le flux d'importations islamiques s'interrompt peu à peu pour laisser la place à d'autres types de produits importés. Apparaissent alors des céramiques émaillées à décor vert et brun ou encore bleu et/ou lustre venant d'Espagne, mais cette fois d'ateliers valenciens ou catalans. Concomitamment, les apports italiens sont aussi constitués de faïences polychromes provenant plus massivement des régions septentrionales de la péninsule italique, comme Savone et Pise.

4.4.1 Les faïences aragonaises et catalanes

C'est à partir de la deuxième moitié du XIII^e s., sans doute à la faveur d'un transfert de population et

de savoir-faire (Dectot 2008, p. 86), que les officines de Manisès-Paterna, supplantent les productions d'*al-Andalus* et amorcent la diffusion en nombre de faïences blanches à décor de pigment vert, brun et bleu à reflets métalliques. L'essentiel du premier répertoire andalou est reproduit, écuelles, plats, pichets, mais les créations moins élégantes, car moins fines que celles des ateliers méridionaux. Elles portent une ornementation plus stéréotypée, à la différence des productions d'Almería-Málaga, qui se développe aussi au revers des pièces, notamment sur les pièces ornées de bleu et de lustre. Les potiers aragonais ont parallèlement fabriqué des objets à décor vert et brun toutefois moins répandus sur les sites que les précédentes.

Simultanément, un autre flux de céramiques importées de Catalogne inonde la Provence. Marseille n'échappera pas à ce phénomène. Ce sont des centaines de séries d'écuelles et de grandes coupes tronconiques, émaillées à décor vert et brun (**fig. 78, n°1-2**) qui sont « consommées » sans doute au détriment des produits levantins. Les céramiques utilitaires catalanes sont elles aussi présentes avec de larges bassins glaçurés (**fig. 78, n°3**) dont la production est complétée par des éléments de service à boire, tasse à deux anses et pichet comme les exemplaires mis au jour place Général-de-Gaulle (Richarté 2001, p. 151, fig. 188, n°1 et 3). Mais la catégorie ne compte qu'une assez faible part de culinaires importées (Vallauri 1997, p. 88, fig. 59 ; Richarté 2001, p. 149). Les récipients en pâte rouge à inclusions ferrugineuses, systématiquement tournassées, sont glaçurés au plomb sur leur face interne. Ces productions émergentes vont être surtout diffusées en masse à la fin du XIII^e s. et dans la toute première moitié du siècle suivant.

4.4.2. Les majoliques liguro-toscane

Pour les importations italiennes, les sgraffito tyrrhéniens correspondent à des pièces polychromes engobées, incisées et vernissées originaires des centres ligures d'Albisola et de Savone, mais également, et dans une moindre part, de Toscane. Le répertoire se compose de coupes et d'écuelles hémisphériques à marli oblique et à pied annulaire (**fig. 75, n°4-5**). Les coupes portent des décors incisés géométriques et rehaussés de taches colorées, vertes, jaunes ou brunes. Ces singulières petites écuelles sont toujours présentes dans les contextes datés de la deuxième moitié du XII^e s. (Mannoni 1975, p. 72-75 ; Lavagna-Varaldo 1989, p. 119-130) et jusque dans le courant du XIV^e s.

L'autre apport important de l'Italie centrale pour la fin de ce XIII^e s., sont les faïences pisano-ligures. Elles possèdent une pâte très épurée, issue des alluvions de l'Arno (Berti-Tongorgi 1977, p. 13), ainsi qu'une

couleur rouge brique caractéristique. Ces vaisselles portent un décor vert et brun stylisé sur émail stannifère. Malgré la prédominance des formes ouvertes (coupes et écuelles hémisphériques), se trouve abondamment des pichets. Les premiers exemplaires portent une ornementation également empruntée au vocabulaire oriental. Très en vogue, et vraisemblablement assez peu coûteuses, ces faïences au décor schématisé sont produites en série, dès la fin du XIII^e s., puis se raréfie pour réapparaître en nombre à la fin du XV^e s. À Marseille, la production est alors remplacée par des vaisselles dites *a stecca* au tournant du XV^e s., dont le centre de diffusion est apparemment la région de Pise (Démians d'Archimbaud 1981, p. 42).

4.5. Le quartier canonial, miroir du commerce méditerranéen

L'ensemble de ce mobilier céramique s'inscrit pleinement dans le processus de circulation et d'échanges des produits, à l'arrivée comme au départ, du port de Marseille. Il livre une assez juste idée de l'ampleur de cet horizon maritime, et des spécificités de son commerce dans la Méditerranée des XII^e et XIII^e s. Marseille est un port actif dans le grand commerce méditerranéen qui s'appuie sur le relais des places italiennes, de Pise et de Gênes notamment, ainsi que de Majorque, véritables pôles de redistribution des marchandises pour un trafic vers ou depuis l'Orient et les côtes méditerranéennes. Les expéditions commerciales sont ainsi principalement organisées, d'une part vers certains ports de la Méditerranée occidentale, notamment vers le littoral provençal et languedocien, dans l'espace maritime catalan, et vers l'*Ifriqiya*, et d'autre part, vers Chypre, Tyr et les ports côtiers de la péninsule italique comme Gênes, Savone ou la Sardaigne (Coulon *et al.* 2007, p. 16-17). Marseille joue alors un rôle d'envergure, à cette période où les déplacements de pèlerins et de croisés se multiplient. Le brassage induit par ces échanges se perçoit bien à travers le mobilier varié mis au jour dans les fouilles marseillaises.

Les flux exportés donnent un reflet de cette ouverture particulièrement orientée sur le bassin méditerranéen qui, par-delà les mers, s'avère spécialement perméable aux mondes byzantin et islamique et à leurs codes esthétiques. En effet, pour autant que nous puissions en juger aucun objet ne paraît provenir des contrées septentrionales, aucune production rhône-alpine, de la Saintonge ou du Beauvaisis identifiées ; mais des produits d'Espagne, d'Italie, du Maghreb, de l'aire byzantine, du Proche-Orient qui complètent des apports régionaux, et traduisent un attrait pour des objets plus

rare ou « à la mode » évoquant une certaine idée du raffinement médiéval.

5. Conclusion (Fl. Parent)

L'évocation du vaisselier marseillais de la fin du XII^e et du XIII^e s. ne paraît pas se démarquer des connaissances recueillies sur le vaisselier provençal de même époque ; tout au plus ressent-on une menue discordance, sensible au travers des importations. En effet, le registre des productions provençales et limitrophes ne dénote en rien de celui observé sur d'autres sites régionaux. Malgré l'apparition de la cuisson oxydante et de la glaçure dans certains centres régionaux, malgré l'installation d'officines utilisant ces procédés à Marseille même, les préférences des consommateurs marseillais vont aux « traditionnelles » vaisselles à pâte grise et,

quand il s'agit de nouveaux procédés, ils se dotent de préférence de produits fabriqués outre Rhône (glaçurés de l'Uzège) pourtant plus éloignés.

Concernant les produits importés, la position littorale stratégique de Marseille semble insuffler à ses habitants des usages, non pas hors du commun, mais plus diversifiés que dans la Provence intérieure. À Marseille, la possession de ces importations ne semble pas l'apanage d'une catégorie de population particulière et leur proportion se retrouvent sensiblement à l'identique dans tous les points de la ville étudiés, que ce soit dans le quartier marchand de la Ville basse (place Villeneuve-Bargemon), dans le quartier épiscopal (Tunnel de la Major, rue de la Cathédrale), dans les quartiers artisanaux (tanneurs de l'Alcazar, potiers de Sainte-Barbe) ou dans les nouveaux faubourgs (bourg de Morier/Alcazar, bourg Sainte-Catherine/place Général-de-Gaulle)...